

12<sup>ème</sup> Année - No. 5

Mai 1948

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

*Conférences de*

Geneviève Tabouis, Vladimir Vikentiev, François Talva,  
Etienne Combe

*Articles inédits de*

Robert Katz, Paul Guérin, Pierre Descaves,  
Francis Jeanson, Henri Gal, Charles Kunstler.

ARRIVAGE

des dernières créations des maillots

*Zantren*

hommes - dames - enfants

chez

CHEMLA, S.A.E.

R.C. 56824

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : **MARC NAHMAN**

Abonnements: un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

12<sup>ème</sup> ANNÉE — No. 5

Mai 1948

## Au lendemain de la Conférence de Londres

Causerie de

### Mme Geneviève Tabouis

*Donnée à Beyrouth, le 15 janvier 1948, sous les auspices du Cénacle Libanais*

Mesdames,  
Messieurs,

Je suis extrêmement confuse de l'honneur que me fait votre organisation en me priant de venir parler pour elle. A cette confusion, s'ajoute encore pour moi celle de n'avoir pu consacrer le temps qu'une telle conférence aurait requis pour être digne de ses organisateurs et de son public.

Il est certain que la conférence de Londres de décembre 1947 a marqué une date capitale dans l'histoire contemporaine.

Avec sa rupture et ses conséquences, commencera un nouveau chapitre dont on peut prévoir déjà que le titre sera : « Après la rupture de la conférence de Londres : deux mondes, deux Europe, deux Allemagne ». Quant au sous-titre, il portera : « La France alliée officielle de l'Améri-



Mme GENEVIÈVE TABOUIS

que, l'URSS rallie définitivement l'Allemagne à sa cause».

Tels sont en effet, schématiquement, les résultats de cette conférence qui demeure la plus importante de toutes celles d'après-guerre, où l'espoir de conclure la paix s'en est toujours allé diminuant depuis la première réunion Truman-Attlee-Molotov à Potsdam, le 9 juillet 1945.

La conférence de Londres n'a d'ailleurs été qu'un aboutissement logique de l'évolution des

choses depuis la fameuse entrevue de Yalta, février 1945, entre Franklin Roosevelt, déjà mourant, Joseph Staline et Winston Churchill.

Ce qui s'est passé exactement à cette conférence demeure pour nous un mystère. L'interprétation donnée par Moscou n'a jamais correspondu à

l'interprétation donnée par les successeurs de Roosevelt. Aucun protocole officiel n'a été dressé de cette conférence où la fille préférée du Président, Mme Bottinger, fut seule à prendre, du côté américain, la sténographie des conversations.

Toujours est-il que, depuis la conférence de Yalta, Staline a prétendu que Roosevelt avait consenti à ce qu'on a appelé par la suite le « compromis de Yalta », c'est-à-dire le partage des zones d'influence dans le monde : l'Europe à Staline et l'Extrême-Orient à l'Amérique.

La lecture du fameux livre de Byrnes, *Cartes sur table*, ne perce pas le mystère de Yalta, car les explications qu'il en donne paraissent fort subtiles. Selon lui, Roosevelt, en autorisant l'occupation des trois quarts de l'Europe par les troupes rouges, ne jugeait pas que par la suite la limite de cette occupation devait forcément marquer la limite des zones d'influence russes. Staline, au contraire, a toujours maintenu que Roosevelt lui avait promis qu'il n'y aurait pas d'autre influence en Europe que la sienne, et que s'en serait fini en Europe avec les diplomates et les politiques d'alliance, de prestige ou d'hégémonie économique et financière anglo-saxonnes. Aujourd'hui, on s'aperçoit que la cause principale du drame que nous vivons fut la décision prise par le général Eisenhower, commandant en chef des forces alliées, de repousser le projet Winston Churchill de libération de l'Europe par débarquement dans les Balkans. Ce projet aurait eu comme résultat d'amener, au lieu des forces russes, les armées anglo-saxonnes en Roumanie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Pologne, etc... De plus, ce furent les ordres donnés par le général Eisenhower aux généraux américains et britanniques de s'effacer devant les armées russes, afin que ces dernières puissent avoir la gloire d'entrer en libératrices à Prague, Berlin, Vienne, Bucarest, etc... qui sont vraiment responsables de l'état actuel des choses. Et l'inévitable est arrivé, et il est certain que les armées rouges n'évacueront les pays qu'elles ont libérés qu'après les avoir liés étroitement avec le Kremlin. Toujours est-il qu'à la conférence de San-Francisco qui s'ouvrit au lendemain de la mort de Roosevelt, le 17 avril 1945, le grand duel russo-américain pour le partage des zones d'influence dans le monde, et plus spécifiquement pour la possession de l'Europe, s'esquissa. M. Molotov laissa entendre au cours de deux conférences de presse retentissantes que le Kremlin ne se « sentirait en sécurité » que lorsque toute influence anglo-saxonne serait bannie d'Europe. Aussi, après l'entrevue de Potsdam, la série des conférences à Quatre commença-t-elle à Londres, en septembre 1945. Le délégué de l'URSS réclama l'éviction totale de toute influence anglo-saxonne et française de tous les pays centraux et balkani-

ques en deçà d'une ligne allant à peu près de Dantzig à Trieste. Il réclama encore les détroits, des bases stratégiques importantes en Méditerranée orientale et occidentale, une place à Gibraltar, les colonies italiennes de Somalie et de Tripolitaine. Depuis lors, toutes les conférences des quatre ministres des Affaires Étrangères ne furent que de nouveaux épisodes de ce duel Washington-Moscou pour le maintien ou l'exclusion de la démocratie à la française face au communisme dans l'ouest de l'Europe.

Jusqu'à la fin de la conférence de Moscou en avril dernier, M. Bidault avait essayé de pratiquer une politique de bascule, d'être le pont reliant les deux grandes philosophies politiques du temps présent, celle des nouvelles démocraties autoritaires des Russes et celles des anciennes démocraties. Les communistes avaient eu en France, jusqu'à la conférence de Moscou, leur place dans tous les gouvernements français. Le courage qu'ils avaient montré durant l'occupation allemande leur avait acquis le tiers des votes aux élections, le tiers des sénateurs, le tiers des députés et plus du tiers des Conseils municipaux.

Le 12 avril 1947, le Président Truman, redoutant que la Grèce ne tombât elle aussi sous l'influence russe, ce qui aurait mis en danger la démocratie dans toute la Méditerranée orientale — en tous cas en Italie et en Turquie — fit sa fameuse déclaration « d'aide américaine à Athènes et Ankara ».

Le Kremlin révisa alors toute sa politique. Il resterait désormais sur toutes ses positions stratégiques et diplomatiques puisque l'Amérique était décidée, et apparemment par les armes s'il le fallait, à mettre des bornes à l'expansionnisme slave en Europe. M. Molotov, pour la première fois, se fit le champion officiel de l'unité de l'Allemagne et refusa à notre pays le droit de réunir économiquement la Sarre à la France selon le vœu des Sarrois eux-mêmes. Et le 30 avril, lorsque les quatre ministres se séparèrent sans avoir pu trouver un terrain d'entente sur la politique à suivre en Allemagne et en Autriche, le monde et l'Allemagne étaient déjà bien près d'être séparés en deux camps. Deux mois passèrent. Le 4 juin, le général Marshall promulgua son fameux plan, parce qu'il réalisait que tant que la misère économique irait crescendo en Europe le communisme se développerait et frayerait la route du pouvoir à l'expansionnisme russe. Et cela par le jeu des partis à l'intérieur de chaque Etat. De ce fait, l'Amérique risquait de voir une Europe entièrement communiste sans même avoir eu la possibilité d'aider les démocraties de l'Europe de l'ouest qui, cependant, voulaient maintenir les libertés individuelles et politiques ainsi que les constitutions républicaines, mais qui voyaient

chaque jour leur autorité diminuer du fait de la montée du communisme.

Le 5 juin 1947, le général Marshall exposa son fameux plan en proposant naturellement aussi l'aide américaine à la Russie.

Cette fois, le Kremlin réalisa que l'Amérique venait lui disputer les masses européennes qui, par le truchement des différents partis communistes, reçoivent les directives de Moscou.

Aussi, lorsque il y a eu à Paris, quelques jours plus tard, la fameuse conférence Bidault-Byrnes-Molotov pour l'acceptation du plan Marshall, les Parisiens ne furent pas du tout surpris de voir, après une scène terrible Bidault-Molotov, ce dernier repartir à tire-d'aile pour Moscou et empêcher tous les pays satellites d'adhérer au plan Marshall. Puis de le voir créer un plan Molotov, et enfin jurer, en dépit de toutes les décisions de Paris, de Londres et des quatorze pays bénéficiaires du plan, de faire échouer celui-ci envers et contre tout, en suscitant chez les masses européennes grèves, troubles intérieurs, etc.,... afin de ruiner définitivement l'exécution du plan.

Les choses en étaient là lorsque s'ouvrit, le 23 septembre dernier, la seconde Assemblée Générale de l'ONU, à New-York.

La veille de cette ouverture, le général Marshall avait tenu une réunion secrète avec Mrs. Roosevelt, Forsteru Dilles et Edwin Johnson et leur avait dit : « Cette session est pour nous l'épreuve de force avec les Russes, et nous devons la gagner. Avec eux pas de compromis, pas de négociations, nous voulons leur soumission. Nous leur enlèverons le pouvoir qu'ils ont aujourd'hui de paralyser l'ONU par le droit de veto au Conseil de sécurité, car nous créons un nouvel organisme, la « Petite Assemblée », où l'Amérique disposera à coup sûr des trois quarts des voix. Cet instrument nous permettra de faire *ce qu'il faudra*, et en tous domaines, pour permettre de maintenir la paix avec l'approbation de l'opinion publique mondiale. »

Aussi, quelques jours plus tard, le 11 octobre, Molotov et Vishinsky ripostèrent par la fameuse résurrection du Komintern et la création du Kominform de Belgrade, c'est-à-dire l'Assemblée des neuf partis communistes européens que Moscou se propose de conduire étroitement et d'obliger à agir selon ses directives. Sur ces neuf partis communistes, sept sont satellites de l'URSS, mais deux (le parti communiste français et le parti communiste italien) appartiennent à des pays adhérant au plan Marshall.

L'impression produite en Amérique fut incroyable. Radios, journaux, cinémas proclamaient déjà la révolution pour le lendemain. C'est alors que commença vraiment le réarmement américain.

Le soir même, le fameux « broadcaster » Walter Winchell lançait la campagne de réarme-

ment par sa fameuse émission dominicale que cent millions d'Américains écoutent religieusement. Il la commença par un slogan assez désagréable pour tous à vrai dire : « Amérique, réveille-toi!... »

Dès le lendemain, la grande revue militaire des Etats-Unis publiait un document assez curieux dont immédiatement les principaux magazines, et en particulier le *Times Magazine*, reproduisirent les grandes lignes.

\* \* \*

Deux mois auparavant, un soir, à Vienne, un petit monsieur en civil s'était présenté aux sentinelles anglaises en déclinant ses noms et qualités, « général Chaparitze, du Service d'information russe de la zone russe d'occupation ». Ce général russe, comme Kravchenko, « choisissait la liberté », et il demanda à être conduit aux avant-postes français. Quelque temps plus tard, M. Vidal, le chef de notre Sûreté Nationale, devait veiller sur la sécurité de ce « Kravchenko militaire » qui désirait faire connaître aux pays libéraux et démocratiques quelques-uns des derniers plans militaires, scientifiques et politiques de l'URSS qu'il quittait pour toujours. Mais la sécurité du général Chaparitze étant mieux assurée en Amérique, ce fut paraît-il dans les environs de New-York que ce général acheva ses rapports dont la connaissance par les Américains joua un certain rôle dans le développement des événements.

Naturellement, Mesdames et Messieurs, si je me réfère à ce document, c'est simplement parce que le côté psychologique des révélations de cette nature est toujours intéressant à connaître pour tous ceux qui essayent de comprendre les buts de la politique russe.

Je ne voudrais pas être taxée de partialité, car, encore une fois, il s'agit là de renseignements donnés par un général qui renie son pays et passe dans le clan adverse. C'est donc à titre strictement documentaire que je vais vous en donner quelques aperçus que vous pouvez tous contrôler dans les différentes publications américaines.

Selon le général Chaparitze, le plan du grand Etat-Major russe tournerait autour des données ci-après.

La guerre mondiale étant inévitable, pour en être la bénéficiaire, l'URSS doit en concevoir l'exécution et la poursuite de la façon suivante : les forces russes, qui comprendront environ quatre millions de soldats à partir du 1er janvier 1949, seront réparties en six corps d'armée différents, trois côté Pacifique, trois côté Atlantique. Six maréchaux, dont Vorochilov et Rokossovsky, en assumeront le commandement. Le plan prévoit

la guerre en trois temps. Le premier réclamerait trois semaines pour l'occupation de l'Europe entière, y compris l'Espagne et le Portugal. Trois mois seraient ensuite nécessaires pour occuper le continent africain jusqu'en son milieu, et le Moyen-Orient. Puis, il faudrait trois ans et trois cents divisions pour vaincre les Américains en Extrême-Orient, chose qui serait facilitée par la position prépondérante que les communistes chinois occuperaient alors en Chine du Nord et Chine Centrale, étant donné surtout la position que, grâce à la guerre du Kominform, l'URSS serait sûre de trouver dans tout le reste de l'Asie, à commencer par l'Indochine et l'Indonésie.

C'est alors, spécifie le plan, que le Kremlin devrait proposer à l'Amérique de revenir — de façon définitive, cette fois — au compromis de Yalta et de signer l'accord de partage des zones d'influence dans le monde.

Le Kremlin serait décidé à offrir alors à Washington les conditions suivantes : l'influence russe, exclusive cette fois, devra s'étendre sur l'Europe, la Méditerranée, l'Afrique, le Moyen-Orient et toute l'Asie, y compris l'Indonésie et l'Indochine. L'Influence américaine, elle, s'exercera sur les deux Amériques, l'Irlande, l'Empire Britannique et ses dominions, le Japon et le Pacifique.

Le plan comprenait encore une volumineuse collection de documents établissant en détail les efforts de l'URSS dans les domaines d'extraction de minerai, de pétrole, celui des découvertes scientifiques, etc... Ce qu'il y avait de plus intéressant dans toute cette partie, c'étaient d'abord les détails sur la création des « 360 villes sans nom » appelées Béziansk. Il était spécifié qu'elles ne recevraient de nom que le jour où l'on ne craindrait plus les services secrets américains. Ces villes étaient toutes situées dans les centres d'extraction des minerais divers, et surtout dans les hautes régions du Pamir, ou dans les basses régions du Baïkal où les Russes font leurs recherches atomiques. Le plan traitait ensuite du manque de pétrole dont souffrait l'URSS : 36 millions de tonnes par an, alors qu'elle devrait arriver à une extraction de 360 millions de tonnes. Le document insistait également sur les craintes soviétiques provoquées par une nouvelle découverte américaine, tout bombardement atomique devenant capable de dénaturer des nappes de pétrole lorsqu'elles se trouvent à proximité de la mer. Le général Charparitze donnait comme preuve de ce qu'il avançait le fait que, sur les bords de la Caspienne, les Russes ont élevé un énorme écran de métal, genre cage Faraday, qui, paraît-il, serait de nature à contrecarrer ces bombardements, lesquels autrement risqueraient de priver la Russie de ses moyens essentiels de guerre.

Ce plan n'a évidemment comme intérêt que d'éclairer nos vues sur la psychologie du Kremlin. Ceux qui ont été, durant de longues semaines, à la conférence de Moscou ont souvent entendu la boutade du ministre de la propagande russe, le vieux Lozovsky : « Le monde est trop petit pour que deux systèmes, le capitalisme et le communisme, y cohabitent. Et d'ailleurs l'évolution historique du marxisme (aussi immuable que les révolutions des astres) va très bientôt rallier le monde entier à notre gouvernement ». Et lorsque ses interlocuteurs souriaient poliment, il ajoutait : « Avez-vous jamais pensé qu'il n'y a que deux milliards d'êtres humains sur la surface du globe, et qu'il n'y en a qu'un tout petit tiers de «super-civilisés», encore détenteurs du système capitaliste ? Les deux autres grands tiers sont des peuples jeunes que la civilisation n'a pas encore eu le temps d'émousser. Nous en sommes sûrs, ils sont d'emblée nos disciples fervents, désireux d'accepter l'emprise morale, politique et philosophique du Kremlin ».

Les boutades de ce vieux Lozovsky, vieil habitué du Montparnasse et du Quartier Latin au temps de l'immigration tzariste, sous Nicolas II, ne se comptent d'ailleurs pas... C'est lui qui, au ministre de Roumanie (pas la Roumanie d'Anna Pauker), lequel lui disait d'un ton critique : « Chez vous, mon cher ministre, à notre goût, il y a toujours trop de Déroulède et jamais assez de Baudelaire », répondit : « Oui, mais nous, nous ne voulons pas être pourris avant d'être mûrs ».

Pour revenir à notre sujet, toujours est-il que ce document fut une des causes du réarmement américain auquel nous assistons depuis quelque temps. Il consiste en d'extraordinaires découvertes de guerre bactériologique, d'accroissements accélérés de bombes atomiques et de constructions de nouveaux avions sans pilote, porteurs de bombes atomiques, que des sous-marins feraient émerger des flots, en quelque lieu de l'océan que ce soit. Ceci sans oublier la mise au point du fameux dispositif de ce qu'on appelle à Washington « les hommes protégés ». Il s'agirait en effet de la possibilité de protéger, grâce à l'émission de certains radars, des zones entières sur une profondeur de mille kms. environ. Ces rayons doivent empêcher l'accès de ces territoires à tous avions, tanks, canons, en faisant aussi dévier les tirs que ces derniers pourraient effectuer de très loin, etc...

Je sais bien que ce que je vous dis ressemble assez à du Wells et que cela n'a pas l'air sérieux, mais pourtant les officiels français qui accompagnaient M. Bidault en Amérique, et notamment à Washington lorsqu'il s'est rendu auprès de M. Truman, se sont vus expliquer par les hautes autorités scientifiques cette découverte qui serait

peut-être un jour la solution du problème de la sécurité de l'Europe de l'ouest... Car, si l'on peut faire beaucoup de choses avec la bombe atomique, on peut difficilement protéger ses alliés !

En effet, sous prétexte de les protéger, on ne peut pas commencer par les désintégrer. D'autre part, si jamais l'Amérique s'avisait de vouloir «protéger» l'Europe de l'ouest, en effectuant des lancements de bombes atomiques sur les seize centres industriels de la Russie de l'est, le premier résultat serait précisément de faire refluer sur l'ouest du monde toutes les populations de l'est en fuite éperdue devant la menace atomique. Et ainsi, les Américains obtiendraient précisément le résultat qu'ils veulent empêcher à tout prix. La sécurité de l'Europe de l'ouest ne sera donc assurée, tout au moins sur papier, que le jour où les Anglo-Saxons, au centre de l'Europe, auront pu constituer une force suffisante en Allemagne de l'ouest pour pouvoir s'opposer à une expansion russe sur tout le continent européen.

Bref, les choses en étaient là lorsque l'on aborda à Londres, le 23 novembre dernier, la conférence de la «dernière chance» nommée quand même par Bidault la «conférence de l'avant-dernière chance», celle dont nous allons pouvoir maintenant étudier les lendemains, ayant longuement établi ses antécédents qui lui donnent à vrai dire un singulier relief.

Les développements de la politique russe en Europe, c'est-à-dire toute l'organisation stratégique, diplomatique et militaire entre tous les pays du plan Molotov et l'URSS, étaient allés crescendo depuis la conférence de l'ONU. En conséquence, ni le général Marshall, ni Bevin, ni Bidault n'avaient d'illusions sur les possibilités de trouver un terrain d'entente avec les Russes sur la question d'Allemagne et d'Autriche. Disons plus : on allait à Londres pour rechercher de part et d'autre une rupture ou, tout au moins, un entracte en essayant de faire retomber la responsabilité sur ses partenaires. Les Anglo-Saxons, comme les Français d'ailleurs, estimaient que tant que la guerre du Kominform constituerait un danger permanent pour la tranquillité de l'Europe il était préférable, sans toutefois fermer les portes pour l'avenir, de faire une pause et d'espacer les conférences. En tout cas, tous étaient d'accord que tout valait mieux qu'une entente de façade sur une mésentente de fond.

De plus, les chancelleries de Washington, Londres et Paris savaient qu'il s'agissait surtout pour Molotov de prononcer des discours à l'adresse du peuple allemand, de se faire l'apôtre de ce dernier en réclamant la constitution d'un Etat centralisateur du IVème Reich dont le

gouvernement, à grande majorité communiste, agirait sous l'inspiration directe du Kremlin.

Dans ces conditions, il était inutile de prolonger la conférence. D'ailleurs, ni à Washington, ni à Londres, ni à Paris on ne se fait plus d'illusions sur l'évidence d'un succès national-communiste en Allemagne.

Mon oncle, Jules Cambon, dernier ambassadeur de France à Berlin de 1909 à 1914, juste avant la première guerre mondiale, trouvait toujours si vraie cette réflexion de Heine : « Rappelons-nous toujours que les Allemands ne baignent pas dans cette atmosphère de fêtes dans laquelle baignent tous les autres peuples, car, au fond de l'âme allemande, il y a quelque chose de sauvage et d'éternel, un fanatisme nationaliste qui commande et leur dicte tous leurs actes. » On l'a bien vu d'ailleurs par les premières réactions du peuple allemand après la défaite.

J'étais à Berlin, un mois seulement après les premières réalisations du Comité de contrôle interallié de Berlin. Déjà on pouvait voir que la volonté des Russes de reconstituer l'Allemagne et de se l'attacher, grâce à l'établissement d'un national-communisme, trouverait, en dépit de beaucoup de protestations, un accueil favorable auprès des 70 millions d'habitants qui feraient toujours passer leur bien-être ou leurs convenances personnelles du moment bien après l'intérêt lointain, mais permanent, de leur pays.

Je me souviens que je retrouvai alors, dans une usine technique de matériel de guerre, le grand inventeur du radar allemand, Emil Gullener. Son invention avait hélas ! permis au Führer de tenir trois mois de plus. L'ayant jadis beaucoup connu, je lui adressai la parole en ces termes : « Je suis étonnée, M. Gullener, de vous voir travailler pour vos vainqueurs. Nous n'avons point travaillé pour vous lorsque vous occupiez la France. Nous avons détruit nos usines et fait évader nos ouvriers... » Calmement, ce grand nazi répondit simplement : « Certes, Mme Tabouis, je travaille aujourd'hui pour la Russie, mais cela permet à la science allemande de continuer ses recherches et son évolution. Nous sommes plus forts et plus intelligents que les Russes. Aujourd'hui nous sommes vaincus, mais demain c'est nous qui serons les maîtres. L'Europe sera alors la grande Allemagne et non la grande Russie ».

Pour les hommes comme le général Marshall, le général Clay et le général anglais Robertson, l'avenir de l'Allemagne est déjà scellé. Depuis les lendemains de Londres jusqu'à la période critique pour la paix, celle des derniers mois de 1949 ou 1950, deux Allemagnes subsisteront face à face : celle de l'Ouest sous l'égide d'une administration anglo-franco-américaine, et celle de l'Est où les Russes, eux, auront établi un gouver-

nement central sous domination communiste. Ce gouvernement organisera sans cesse à Berlin (que le Kremlin aura obligé les trois alliés de l'Ouest à quitter très bientôt) des appels presque quotidiens aux professeurs de toutes les autres zones allemandes, aux syndicats de toutes les zones, aux chefs de partis politiques également, appels pour venir à Berlin tenir toutes espèces de réunions. Américains et Anglais ne se font aucune illusion. Ils ont depuis longtemps entre leurs mains de nombreux tracts par lesquels le parti unifié allemand fait savoir à tous les compatriotes qu'en réalité seule l'URSS sera capable, dans les deux prochaines années, de soutenir une guerre contre les Anglo-Saxons, au cours de laquelle le IV<sup>ème</sup> Reich vengera le III<sup>ème</sup> et reprendra son hégémonie dans le monde. Mais précisément, et c'est là une des conséquences de la conférence de Londres, jusqu'à la date fatidique des derniers mois de 1950, l'Allemagne de l'ouest, capitale Francfort, verra peut-être — on peut l'espérer — s'organiser, dans le centre de l'Europe, le grand rempart de la démocratie et de la liberté contre l'évolution historique du Marxisme.

Et ce fut précisément au plein milieu de la conférence de Londres qui se déroula la grande bataille du Kominform en France, bataille dont les préliminaires avaient heureusement tourné quelques jours auparavant, à Paris, tout à l'avantage du gouvernement, puisque la fameuse perquisition du camp de Beauregard avait livré à M. Bidault le plan du parti communiste, les noms des principaux meneurs, l'emplacement des dépôts d'armes, ainsi que bien d'autres renseignements sur lesquels d'ailleurs Scotland Yard devait, dans les jours qui suivirent, avoir de plus amples renseignements.

La presse britannique, le public anglais, la presse américaine, le public américain n'avaient d'intérêt que pour l'issue de cette bataille du Kominform en France. Si les forces de désordre l'emportaient, le gouvernement américain, à cause de son Congrès qui refusait alors de voter les milliards nécessaires au plan Marshall, s'intéresserait de moins en moins à cette Europe où décidément les forces de désordre et l'influence de Moscou s'avéraient prédominantes. De ce fait, la guerre serait inévitablement très proche. Chacun sait que le jour où le communisme aura gagné l'Atlantique, une psychose d'inimaginables craintes s'emparera du peuple américain et de ses dirigeants.

Si au contraire les forces d'ordre l'emportaient, alors tous les espoirs seraient permis. L'Amérique verrait sa politique du maintien de la démocratie, de l'ordre, de la restauration de la prospérité, triompher, et les destins du monde seraient changés.

En réalité, on s'occupa très peu des débats de la conférence de Londres, au cours desquels, continuellement, M. Molotov prononçait à l'adresse de ses trois collègues des discours dont le moins qu'on puisse dire était qu'ils étaient rédigés dans un style fort peu diplomatique. Bref, la victoire du gouvernement de Paris survint, sans effusion de sang, sans illégalités. Le bon sens français avait su l'emporter sur les passions intéressées et désintéressées des communistes français obéissant à certains cadres de brigades internationales qui avaient pu pénétrer en France, par la frontière des Alpes, au premier jour de la grève.

Ce jour-là, il y eut un véritable enthousiasme à Londres, en Amérique et dans la presse du monde entier, pour la victoire des forces de l'ordre sur les forces du désordre. Le général Marshall, au cours de la séance qui suivit l'arrivée de ces heureuses nouvelles, prit alors l'initiative de la rupture, disant en propres termes à M. Molotov : « Les injures que Votre Excellence a proférées à l'égard des trois nations démocratiques ici représentées, les accusations de mensonge et de cupidité qu'elle a proférées à leur endroit sont de nature à empêcher désormais le gouvernement américain de pouvoir traiter le gouvernement du Kremlin avec le respect qu'il lui devrait... »

Et le soir même, lorsque M. Bidault et la délégation française entrèrent au dîner des Pilgrims, les 2.000 invités se levèrent pour les acclamer, ou plutôt pour acclamer à travers eux la France qui venait d'affirmer sa volonté de maintenir toutes les libertés et la République face à l'expansionnisme russo-communiste.

Mais les lendemains de la conférence de Londres découragent quand même les plus invétérés des optimistes. Il est évident qu'en plus des développements européens sur lesquels il faut compter, — c'est-à-dire un nouvel assaut de la guerre du Kominform en Italie et en France, l'éviction des alliés de Berlin et de Vienne par l'URSS, le renforcement de la guerre civile en Grèce, etc... — il faut maintenant suivre les développements de la diplomatie américaine dans le Proche-Orient, c'est-à-dire les sanglantes difficultés et les drames affreux dus au vote de partage de la Palestine. Initiative qui restera certainement dans les manuels d'histoire contemporaine comme la plus grande erreur politique du moment.

Il est certain aujourd'hui que l'Amérique trouvera moyen d'ajourner l'échéance du mois de mai prochain ; il est probable qu'elle trouvera même moyen, grâce à la « Petite Assemblée » de Marshall et par la Cour de Justice de La Haye, de revenir par quelques amendements habiles sur le vote de partage. Mais il faut être réaliste et franc. Le mal a été fait, et la menace d'une présence officielle ou officieuse russe en Palestine est désormais



toujours imminente. Cela complique et aggrave considérablement la situation.

Sur un sujet aussi poignant, toutes les opinions s'expriment tous les jours. Il y a ceux qui prétendent qu'au fond cela ne changera rien à rien, que de toute façon la paix ne sera pas prolongée au delà de la fin de 1949 ou de 1950, qu'il y ait des complications russes dans le Proche-Orient ou qu'il n'y en ait pas. Il y a naturellement aussi ceux qui pensent que cette déplorable initiative américaine donnera un tel caractère aux luttes futures qu'elles se dérouleraient alors dans cette partie du monde que la dernière guerre a épargnée. Pourtant, ceux-ci sont d'accord avec les premiers pour reconnaître qu'en aucun cas rien ne pourra précipiter une échéance fatale.

Personne en effet ne peut tenter une guerre mondiale avant la date indiquée, et cela pour les raisons catégoriques que j'ai exposées dans l'article que le beau journal de M. Naccache, *l'Orient*, m'avait fait l'honneur de me demander d'écrire pour lui. Je répète : « La Russie, ne produisant que la dixième partie du pétrole nécessaire à la guerre, ne peut en risquer une pour le moment. D'autre part, l'Amérique, sûre de sa supériorité atomique sur la Russie (pour quelques années tout au moins), a renoncé à la guerre préventive et a établi des appareils détecteurs capables de suivre les progrès atomiques russes, prévenant ainsi toujours à temps Washington pour qu'il puisse parer au danger. Donc pas de guerre préventive. D'autre part, puisque c'est sans guerre — comme jadis Hitler — que Staline voudrait pouvoir regagner tout ce à quoi il jugeait avoir droit par le compromis de Yalta, tout au moins jusqu'à la fin de 1949, le Kremlin saura toujours s'opposer à toute action par trop imprudente des Markos, Tito, Togliatti ou Maurice Thorez, tous ceux qui, sous des formes plus ou moins accentuées et diverses, mènent la guerre du Kominform. Par conséquent, quels que soient les développements inquiétants qui peuvent survenir en Europe, en Extrême-Orient, en Moyen-Orient comme dans le Proche-Orient — à moins d'un événement absolument imprévisible — la paix générale, tout en comptant hélas de sanglantes guerres civiles sur quelques points des continents asiatique, européen et méditerranéen, se maintiendra tout au moins jusqu'à la fin de 1949 ou de 1950. Il y a toujours au Kremlin le secret espoir de voir les destins américains, aujourd'hui nettement axés sur l'arrêt de l'évolution historique du Mar-

xisme et la volonté de maintenir le maximum de liberté à l'Europe de l'ouest, changer soit par l'élection d'un président républicain isolationniste qui abandonnerait de lui-même la cause de la liberté en dehors des frontières américaines, soit du fait d'une grande crise économique aux Etats-Unis. »

\* \* \*

Tel est ce grand chaos du monde, à la fois spirituel, matériel, philosophique, politique et religieux, dans lequel la roue du destin nous broie tous aujourd'hui.

Chacun de nous cherche sa voie et celle de sa patrie, essaie de discerner quel est son devoir vis-à-vis des siens, de son pays et même du grand devenir de tous. Pour la majorité d'entre nous, les heures de désarroi moral alternent avec les heures d'espoir et de confiance dans l'avenir.

En Amérique, le proverbe populaire dit : « Le monde appartient à celui qui se lève de bonne heure ». Nous, Français, nous disons : « Non, le monde appartient à celui qui croit », car nous jugeons qu'il y a quelque chose de plus invincible et de plus fort que la bombe atomique, ce que les Américains eux-mêmes appellent « la dynamite humaine », c'est-à-dire *la volonté de l'esprit, de l'intelligence et du cœur de survivre à toutes les catastrophes*. La plus grande de toutes serait bien l'instauration sur le monde entier d'un affreux et bas matérialisme au service d'un autoritarisme qui irait jusqu'à découronner nos villes et nos villages, nos montagnes et nos monuments de foi des plus beaux attributs de leur croyance. Pour barrer la route à ce qui sonnerait le glas de vingt siècles de civilisation, le moment est venu de se tourner vers les valeurs spirituelles. *C'est l'heure ou les âmes se cherchent pour se grouper autour d'un idéal commun, celui de tous ceux qui croient que, dépossédée de ses valeurs spirituelles, la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue*. Tous doivent s'unir et mettre en commun leurs espoirs, leur courage et leurs forces. C'est pourquoi les peuples libanais et français, plus que d'autres peut-être, ont droit — de par leur passé — à pouvoir continuer toujours leur mission civilisatrice et apaisante, et doivent demeurer côte à côte afin que le monde de demain porte avant tout les marques de leur mutuel génie spirituel, celui qui a toujours su donner au monde un peu de sourire et de paix.

GENEVÈVE TABOUIS.

*La plus grande partie de ce texte a paru dans « les Conférences du Cénacle », l'excellente publication éditée à Beyrouth.*

# Les Symboles et les Motifs psycho-folkloriques <sup>(1)</sup>

— I —

## L'Entité lumineuse

Conférence de

**M. Vladimir Vikentiev**

de l'Institut d'Égyptologie

Donnée au Caire, en la Salle de la Société Royale de Géographie d'Égypte,  
sous les auspices de la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er, le 17 février 1948.

« Bien des choses qui, jadis, ne faisaient qu'amuser les enfants sont devenues des objets de recherches scientifiques.

« Ce sont des jouets d'enfants qui nous ont menés vers la connaissance de l'énergie atomique et de toutes les belles découvertes encore cachées dans son sein. N'est-ce pas à l'aide d'un cerf-volant que Franklin fit descendre la foudre au laboratoire, et les bulles de savon ne nous ont-elles pas révélé la structure moléculaire de la matière ?...

« Bien des choses ont passé de l'enfance dans le domaine de la science et, entre autres, les contes, passe-temps des tout petits, sont devenus de notre temps un champ de recherches — tous les jours plus important — sur la psyché individuelle et collective.

« Les contes, choses sérieuses ? Eh bien, oui, choses sérieuses ! et plus que ne le croit l'homme du commun, sont le conte, la légende, le songe... Le songe interprété non pas à la manière ancienne, égyptienne, hellénique ou du Moyen Âge, c'est-à-dire comme un présage heureux ou néfaste, mais en tant que phénomène psychique témoignant des angoisses et des espérances de l'homme.

« C'est dans le domaine des manifestations de la psyché et sous forme de symboles et de motifs folkloriques que porteront nos deux conférences. Nous parlerons des contes, des légendes littéraires

et vécues, — il y en a aussi de telles ! — des songes, et nous nous donnerons pour tâche de montrer la formation de l'entité lumineuse » autour de laquelle gravitent les œuvres en question, et qui n'est autre chose que la projection au dehors des couches profondes de l'âme, comprimées, pour une raison ou pour une autre, au point d'en devenir explosives.

« Ce sont, pour emprunter une comparaison tirée des phénomènes solaires, des « protubérances » qui, venant à bout

de la résistance des couches supérieures, font connaître ce qui se cachait au tréfonds de la psyché.

« Cette extériorisation lumineuse se présentant dans nos œuvres sous diverses formes — Fille solaire, Oiseau de feu... — demande au héros ou à l'héroïne un grand effort, voire un effort surhumain, qui les épuise, comme la sève d'un agave s'élançant vers les cieux épuise la plante, laquelle ne fleurit qu'une seule fois durant toute sa vie.

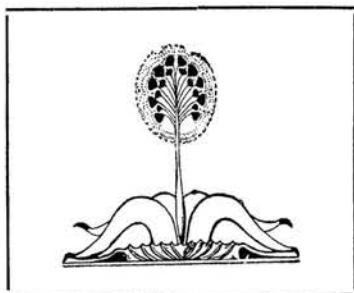
« Les héros et héroïnes de nos contes, légendes et songes, produisant leur entité lumineuse de ce qu'ils ont de plus précieux au fond de leur âme et la croyant de provenance divine, paient souvent de leur vie la joie sésaphique qu'elle leur donne.

« L'Oiseau de feu, en effet, porte sur ses ailes la volupté sans bornes, mais de courte durée, et la mort. » (2)

V. V.

(1) Cycle de deux conférences dont nous publions ici la première.

(2) Extrait du journal *Le Progrès égyptien* du 17 février 1948.



Monsieur le Doyen,  
Mesdames,  
Messieurs,

Il existe des drames tantôt sensés avoir eu lieu dans la vie réelle et faire partie de biographies, tantôt se présentant comme des légendes.

En analysant les uns et les autres, nous retrouvons toujours les mêmes symboles et les mêmes motifs. Vu leur fréquence, on est amené à croire qu'il s'agit là de questions préoccupant les hommes au plus haut degré. Pour retrouver leurs causes, il faut explorer les couches profondes de la psyché en faisant appel aux œuvres qui s'en font l'écho.

Le drame de l'entité lumineuse est un drame de tous les temps. Il est relaté par les conteurs de l'Égypte ancienne et de la Mésopotamie, dans des documents psychologiques qui sont parmi les plus anciens que nous connaissions. Ce même drame existait dans le monde gréco-romain, moyenâgeux, dans celui de la Renaissance, et on le retrouve souvent de nos jours.

Quelques-unes de ces légendes vécues ou littéraires nous permettront d'en reconnaître les traits essentiels et d'en déceler les leviers secrets.

Notre enquête tiendra autant du folklore comparé que de la psychologie analytique. C'est pourquoi nous vous la soumettons comme étant une *étude psycho-folklorique*. Cette méthode, qui est d'une grande utilité, nous paraît être appelée à un bel avenir (voir la figure au bas de la colonne).

Nous croyons devoir préciser notre point de vue. Les thèmes folkloriques se répandent dans l'espace et dans le temps. Nous en avons parlé ici-même à plusieurs reprises. Mais le fait que les œuvres populaires peuvent s'acclimater dans des contrées souvent différentes, sous tous les rapports, de leur pays d'origine présuppose une possibilité d'adaptation. D'où provient-elle cette facilité avec laquelle les gens du peuple reconnaissent comme les leurs des thèmes venant

de très loin et vieux de centaines d'années, sinon de millénaires ?

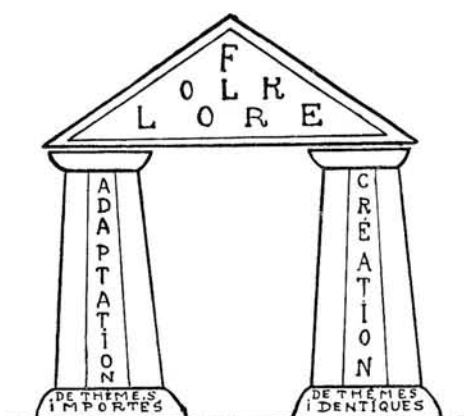
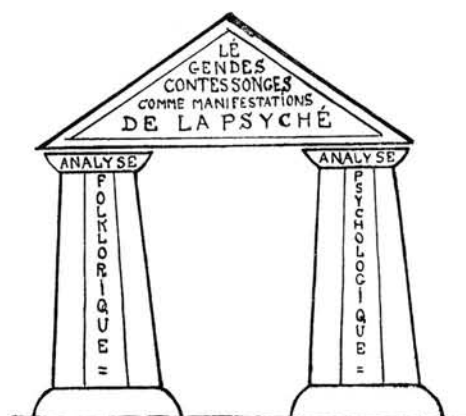
C'est que, à part l'emprunt, il y a la création spontanée. Elle est basée sur le subconscient collectif se servant, partout et toujours, soit des mêmes symboles, soit de symboles congénères. Nous avons ainsi devant nous deux piliers soutenant le fronton de notre édifice folklorique : l'*adaptation* d'œuvres populaires importées directement — ou passant de pays en pays et de siècle en siècle — et la *création spontanée* sur place des mêmes symboles et des mêmes motifs, sans lesquelles la greffe n'aurait pas eu lieu (voir la figure au bas de la colonne).

Avant de parler desdits symboles, qu'il nous soit permis de faire quelques observations d'ordre général.

Pareillement aux progressions géométriques, la vie organique se développe non pas d'une manière continue, mais par sauts. Chaque étape est définie et ne se confond ni avec celle qui la précède ni avec celle qui la suit. Cela n'empêche point que toutes fassent partie d'une chaîne «arithmologique», et qu'on puisse tracer une ligne ascendante du protozoaire à l'homme.

Il en est de même avec les phénomènes psychiques. Chaque type est défini, et les plus voisins n'empiètent point les uns sur les autres. Mais il y a tout de même contacts. Dans son ensemble, la diversité des phénomènes psychiques peut se représenter par une échelle menant de la poussière et de la boue vers les cieux éthérés.

Sur le premier échelon, nous voyons une femme quelconque qui, sous l'effet d'un choc, s'adonne à un nettoyage excessif, et l'on en arrive graduellement à une intellectuelle occupée jour après jour à sa « lessive » scientifique. Tant que nous considérons les choses du point de vue des complexes psychiques, peu nous importe que dans un cas nous ayons affaire à un esprit simple se donnant pour tâche de laver son linge sale, et, dans l'autre, à une savante en train de sublimer des tonnes



de boue minérale pour obtenir, en définitive, une pincée de substance pure et lumineuse. Ce sont les mobiles seuls qui nous importent, et, dans les deux cas, ceux-là peuvent être identiques.

Ainsi, nous gravissons cette échelle par degrés. Que ceux qui occupent les échelons du haut ne considèrent pas avec dédain les humbles qui, péniblement, n'accèdent qu'aux échelons inférieurs. Et qu'on ne nous en veuille pas, d'autre part, de traiter les uns et les autres sur un pied d'égalité, d'ailleurs relative. Nous n'avons rien à faire avec les convenances sociales ni avec l'intelligence manifeste. Ce qui nous intéresse ici, c'est le *mécanisme psycho-folklorique* qui doit être traité à la même clinique et au même laboratoire, qu'il s'agisse de la belle princesse de Perrault ou d'un garçon de ferme de la Vallée du Nil des temps pharaoniques.

\* \* \*

« Au terme de l'ascension, a représentation visuelle se réduit à une image de lumière associée à l'idée d'amour. » (3)

Nos légendes gravitent autour d'une entité lumineuse qui n'est pas l'apanage exclusif des œuvres dites d'imagination. Sous une forme rudimentaire, elle se rencontre fréquemment dans la vie.

### L'entité lumineuse dans la vie.

Les vieilles filles s'adonnant au culte de la propreté tendent précisément vers elle. Elles ne se lassent pas de lessiver et de frotter pour que leur linge soit éblouissant et que leur mobilier luise. Le blanc impeccable et le lustre les attirent et les passionnent. La contemplation d'un article de ménage remis à neuf après un grand labeur les plonge dans un état voisin de l'orgasme. Elles aiment les fleurs artificielles, les broderies de soie voyantes. Leur cas est connu des psychiatres, et la raison d'être de leurs nettoyagees à outrance n'a rien de mystérieux. Il s'agit du transfert de leur passion bloquée sur leurs effets, et de la substitution du frottement à l'acte intime qui leur manque. C'est un exemple cueilli au bas de l'échelle.

En voici un autre pris à un niveau supérieur. Nous avons connu dans le passé un directeur de lycée qui, célibataire invétéré, se plaisait à redire que son école était sa femme. Il se dépensait pour celle-ci avec plus de dévouement que ne le ferait un mari ou un père affectueux ; un mari ou un père sévère au possible, il faut bien l'avouer, et parfois même violent. Le plancher de son appartement brillait comme un miroir,

et tout en général luisait autour de lui. Mais, en homme de haute intelligence qu'il était, il ne pouvait se contenter d'une sublimation à si bon marché. A part la « dame-Schola » et son amour pour elle tourné vers le sadisme, il avait la « dame-Urania », qu'il adorait en toute humilité. C'était un fervent de l'astronomie.

Envers ses deux « femmes », il se comportait au fond de la même manière. Malgré ses violences et les apparences terribles qu'il se donnait, c'était un timide qui se tenait toujours à distance. Avec ses élèves, il y arrivait sans peine en leur inspirant la crainte. Quant aux Andromède, Cassiopée et Betelgeuse, qu'il admirait bien avant dans la nuit, il en était séparé par des espaces infinis. Et ainsi, en toute sécurité, il s'unissait, par son regard exalté armé d'une puissante lunette, à ses étincellantes beautés du ciel. Il fallait voir son air de parfaite béatitude pendant qu'il le faisait.

Le frottement étant une pratique dont ne se dispense aucun de nos héros désireux de contempler l'entité lumineuse, y avait-il, chez notre directeur de lycée, quelque correspondant à la manie des pauvres vieilles filles de frotter et de racler planchers et mobiliers ? Eh bien, oui. Le temps me manque pour vous dire de combien de manières différentes il s'y prenait pour alléger sa tension intérieure, c'est pourquoi je ne vous en rapporterai qu'un trait. Ce trait aussi, est-il besoin de le dire, se présentait sous une forme parfaitement honorable, comme tout le reste.

Pédagogue doublé d'astronome, il était encore collectionneur de gravures d'art. Dans son imagination, il se voyait créateur de tous les chefs-d'œuvre qu'il admirait. C'était *lui* qui avait gratté la planche de cuivre avec la pointe acérée du burin... C'était *lui* qui l'avait soumise à l'action corrosive de l'eau-forte... Ici encore, ses penchants sadiques trouvaient grâce à un transfert curieux — curieux, mais aucunement rare — une issue raffinée.

Tous ces faits peuvent paraître sans rapport entre eux, étranges, voire même absurdes, aux gens qui n'ont aucune idée des subterfuges auxquels a recours le subconscient pour faire sortir son homme de l'impasse au fond de laquelle niche la neurose et la folie. Tel peut paraître le goût pour la gravure, tel peut paraître la lubie astronomique... Mais, pour ne parler que de cette dernière, voici un témoignage qui nous est apporté par un homme du même type, bien que d'une tout autre profession.

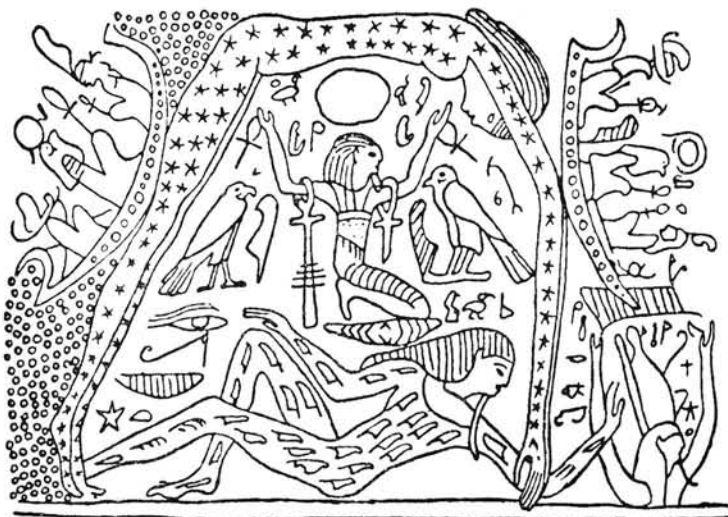
Je veux parler de Restif de la Bretonne qui fut, en son temps, un écrivain de grand renom. Il avait publié quelque deux cents volumes, et avait presque autant de maîtresses. Sa progéniture était nombreuse, rien que des filles. Et il la rendait innombrable en supposant que toutes les dames galantes du Palais-Royal étaient ses filles. Et

(3) R. Desoille, *Le Rêve éveillé*.

elles, à leur tour, devenaient ses amantes. Voici ce que nous dit Funck-Brentano, son biographe, à ce propos :

« Restif, qui se doit tout entier à ses filles légitimes, n'a rien à donner aux fruits de ses amours ; mais voici que, dans sa détresse d'homme de génie et de poète, il va leur faire le plus merveilleux des présents : *il leur distribue... les étoiles !*

état du mythe primordial voyant le ciel comme étant une femme arc-boutée au-dessus de l'homme-terre. Pour nous qui vivons entourés des reliques de l'antiquité nilotique, la « femme-ciel étoilée », représentée par la déesse Nout penchée en un éternel embrassement au-dessus de l'« homme-terre », Geb, est une image symbolique des plus familières. Et il est opportun de relever



Nout penchée au-dessus de Geb.

« Louise aura la Lyre, Thérèse le Cygne, Léonore le Bouvier, Marguerite le Chariot, Marie-Jeanne l'Etoile polaire, Hipsipile Cassiopée, Edmée-Colette Sirius. » (4).

Et, tout comme notre directeur de lycée, Restif de la Bretonne, contemplant telle ou telle étoile en même temps que la bien-aimée à qui elle était consacrée, s'unissait dans les cieux à ses filles-amantes.

Les amours stellaires de Restif faisant montre d'« une forme de sadisme tourné vers l'inceste, comme celui du marquis de Sade l'était vers la cruauté » (5), pourraient paraître — comme bien des choses dans sa vie — extravagantes. Mais, évitant d'évoquer des cas individuels semblables afin de nous écarter de ces déformations érotiques particulières, il nous suffirait de parcourir de nombreuses pages des littératures de toutes les époques pour retrouver le complexe de l'entité lumineuse sous sa forme la plus fréquente et la plus épurée. Tel est le cas de la bien aimée dont les yeux sont comparés aux étoiles par exemple.

En fin de compte, que font tous nos amants, avoués comme Restif de la Bretonne ou inavoués comme notre directeur de lycée, qui projettent leurs amours dans les espaces cosmiques ? Ils font

ce détail : comme dans le cas de Restif de la Bretonne et de notre directeur de lycée, il s'agit ici encore d'un *amour à distance*.

La fille passionnée de frottement et de lavage ainsi que nos amoureux des beautés célestes sont tous du type passif, contemplatif. Leur entité lumineuse est toute faire, ils n'ont plus qu'à l'adorer. Il nous serait intéressant de faire la connaissance du type créateur qui, grâce à un effort psychique souvent surhumain, appelle à la vie sa vision lumineuse. Nous retrouvons ce type, comme le précédent, tant dans les œuvres d'art que dans la vie. Souvent, l'insatisfait écrit des romans ou peint. Son art peut s'exprimer sous une forme claire ou bien symbolique, mais il vit ainsi à travers ses héros et des héroïnes créés, cela va de soi, à son image. Il peut encore extérioriser sa passion refoulée dans des compositions musicales ou autres, mais, quelle que soit la forme d'expression de son art, il émousse par là l'aiguillon qui le tourmente.

### L'entité lumineuse dans les oeuvres d'art

La « *mystique jaune* » de Van Gogh (6).

Vous me permettrez de citer, comme exemples de ce type actif, deux peintres. Le premier, d'une

(4) Funck-Brentano, *Restif de la Bretonne*, p. 358.

(5) *Ibid.*, p. 357.

(6) Cf. Louis Piérard, *la Vie tragique de Van Gogh*, p. 199.

grande renommée, est Van Gogh. Ses antécédents sont d'ordre psycho-pathologique, hérédité chargée, épilepsie, etc., aggravées par des excès personnels. C'est là le point de départ de son déséquilibre mental et du dédoublement de sa personnalité.

Les héros de ce genre commencent par fuir leur entourage pour s'isoler dans un milieu « divin » qu'ils découvrent, ou même se créent, loin de leur pays, dans un désert... Van Gogh ne fait pas exception à la règle. Lui, il s'en va « évangéliser » le Borinage, pays désolé de mineurs. Là, il se crée une ambiance de « sainteté ». C'est la phase de l'humiliation du héros ou de son « cœur » gisant dans la poussière. Nous le voyons descendre dans les profondeurs d'une caverne, d'une montagne creuse. Le voici, devant nous, à Wasmes, à Couesmes, se refusant tout confort, voire même — lui, le Hollandais ! — toute propreté élémentaire, se plaisant à porter la parole de Dieu dans les galeries les plus profondes, les plus sinistrement dangereuses des charbonnages, vêtu d'un sarrau coupé dans de la toile d'emballage.

Les sosies de Van Gogh se replient sur eux-mêmes sous l'effet d'un choc spontané ou chronique. Ils se disent *femme* (v. i. Bata). C'est au Borinage que Van Gogh commence à dessiner. Il le fait, comme tous ses semblables, pour alléger sa peine en projetant au dehors et sous une forme symbolique son « moi » douloureux. Quels sont les sujets de ses premières esquisses graphiques ? Le dessin en est gauche, mais cela n'empêche point qu'il soit éloquent. Van Gogh dessine une file de *femmes* courbées sous des sacs lourds, avançant péniblement en silence... C'est là le Van Gogh du « stade comprimé » du Borinage. Ces *Femmes revenant du teruil*, qu'il évangélise, qu'il s'efforce de faire remonter « du fond de l'abîme, de *profundis* », vers les hauteurs baignées de lumière, c'est lui-même, — étouffant sous le poids de ses refoulements et ne perdant encore pas espoir de s'en débarrasser — qu'il veut représenter (voir p 205).

La phase suivante de nos héros souffrants est l'explosion des sentiments refoulés sous l'apparence d'une entité lumineuse, la résurrection et l'abandon de l'ermitage désolé. Là encore, Van Gogh ne fait pas exception. Il quitte ce pays noir et brumeux, et s'en va vers le soleil ardent de la Provence où il brosse des toiles à une vitesse prodigieuse. Son entité lumineuse est toute son œuvre fiévreuse du « stade explosif » ; à Arles, sa mystique des tournesols, son raffolement de la couleur jaune flambent dans ses tableaux jusqu'à en faire mal aux yeux et, plus encore, à l'esprit.

Après n'avoir pas trouvé d'issue dans la sainteté et l'abnégation d'un Chrétien des premiers temps,

voilà qu'il l'a trouve dans la frénésie de la peinture, dans l'absinthe et les excès de la chair.

Mais, avant tout, la peinture ! Des centaines de toiles ! Van Gogh travaille comme un forcené, en plein soleil, et c'est le soleil en plein qui se démène dans œuvres. On peut même se passer de soleil. Il suffit de quelques méchantes lampes pour que la chambre s'emplisse de tourbillons de lumière jaune, de sa lumière. Il suffit qu'il y ait dans la nuit quelques étoiles scintillantes pour que les ténèbres deviennent des cyclones de lumière. Que ce soit sous le plafond d'un modeste café de nuit, que ce soit sous la voûte céleste, la lumière tournoie, se tord en spirales... On y reconnaît sans peine le mouvement cyclonal « silencieux » qui préside à la formation de l'entité lumineuse de tous nos héros et héroïnes souffrants (voir p. 206),

Troisième stade et acte final ! Comme partout ailleurs dans des cas semblables, Van Gogh succombe sous les excès de sa lumière qui, sortie de *profundis* et projetée de là dans les cieux, revient vers lui et le dévore. Le voici devenu la proie de cet astre ardent de la Provence dont il s'était imbu, comme tous ses sosies, avec une avidité délirante. Il se donna la mort en se tirant une balle de revolver au-dessus du sein droit. Mais ce n'était là que le tout dernier geste d'un homme blessé à mort et qui désirait écourter son agonie. Pareillement à tous les adorateurs de l'entité lumineuse, il fut abattu par elle. Dans son cas, l'entité en question prit l'apparence de la lumière trop vive du Midi, à laquelle il se donna, corps et âme, avec toute sa passion qui venait de s'échapper avec une force explosive des gouffres noirs du Borinage.

De la mystique de Van Gogh se rapproche la passion de Bata pour la Fille solaire, — de ce Bata dont le cœur absorbe l'eau *tourbillonnante de la cataracte*, — et cette passion aboutit, elle aussi, à une mort violente. Et il en est de même pour Bernadette qui, poussée par le même souffle cyclonal silencieux, se vit donner, par la Dame lumineuse sortie des gouffres de Massabielle, une joie délirante suivie de mort.

« *Le Saint* » de Fritz Dibbert.

Comme autre exemple du type actif, je vous citerai un peintre allemand du nom de Fritz Dibbert. Son cas nous permettra sinon de comprendre, du moins d'entrevoir la genèse de ce que nous appelons entité lumineuse, et vers laquelle tendent nos héroïnes et nos héros, individuels ou populaires, anciens ou modernes.

Ce cas est curieux car, ici, c'est l'artiste lui-même qui tâche de comprendre les dessous de sa création. Il se dit athée, et cela ne l'empêche point de nommer son œuvre *Der Heilige*, « *Le Saint* ». Dibbert constate que son tableau n'est

pas le produit de quelque chose observé au dehors de lui, mais qu'il est l'expression de son état intérieur, de son introspection. C'était, comme nous l'aurions dit, une extériorisation de sa psyché en état de tension extrême. Elle avait la force et la persistance d'une obsession, — comme c'est toujours le cas, — et elle le tourmenta jusqu'au moment où il lui donna une expression graphique. Ce n'est qu'alors qu'il se sentit libéré,

en dépit de la matière inerte. C'est en somme une lutte violente entre ces deux éléments, — «ein hartiges Ringen», — qui ne prit fin qu'avec et que par la création du tableau.

On pourrait appliquer à Dibbert la définition que Stefan Zweig a donnée de l'étonnante verve du Balzac d'avant *la Comédie humaine*, et dont elle était le signe avant-coureur :

« Comme dans le cas d'un volcan, dit Zweig,



Femmes revenant du teruil par Van Gogh (stade comprimé).

comme il le dit lui-même : « von dem mich beherrschenden Zwang der Vision ».

Voici comment était née cette « pression de la vision » dont il parle, cette obsession. Nous laissons la parole au peintre.

« Le thème de mon tableau, dit-il, m'a été suggéré par un habit de moine, de couleur brune, vu dans un magasin d'habillements. En tant que libre penseur, ni cet habit ni quoi que ce soit de monacal ne pouvait parler à mon âme. Et malgré cela, en contemplant ce manteau, j'étais ravi au monde extérieur. L'habit semblait s'emplir de vie. Je croyais voir devant moi, d'une manière de plus en plus précise, le chercheur de Dieu qui avait porté autrefois ce manteau. » (7).

Dibbert parle du dynamisme de la lumière, venant du dedans, dont s'imprégnait la matière. Il sentait que quelque chose de son for intérieur cherchait à se libérer, à s'extérioriser, et cela

ce jet de feu était une décharge explosive venant des mystérieuses profondeurs. Une force élémentaire emprisonnée et condensée, étouffant de sa propre surabondance, cherchant à se libérer de la pression qui la comprimait. » (8)

Dibbert était précisément dans ce même cas. Son œuvre n'était pas autre chose que l'explosion de sa psyché, ou, pour être plus précis, de sa passion bloquée. Mais au fait, Dibbert, l'athée, devait-il s'étonner d'avoir eu recours à un « chercheur de Dieu » solitaire, le moine n'étant rien d'autre que le symbole bien connu d'une fonction refoulée et condensée au point d'en devenir explosive ?

Le for intérieur tourmenté du peintre a trouvé dans son tableau une expression hautement dramatique, que je vais vous représenter en quelques mots.

Nous avons devant nous un ermite dont le corps est la proie d'un frisson, d'un rictus quasi

(7) O. Kankelait, *Die schöpferische Macht des Unbewussten*, pp. 72-73.

(8) Stefan Zweig, *Balzac*, New-York, 1946, p. 53.

épileptique qui oriente nos regards vers sa tête, aux orbites énormes, qui émerge d'un portail ogival fait d'une lumière inquiétante, comme tout le reste. A l'arrière-plan, se voient les tours d'un couvent et les cimes—elles aussi pointues—des montagnes neigeuses d'où descendent des glaciers donnant naissance à un torrent argenté avançant dans le même sens que le moine. A part ces quelques lueurs, on ne voit partout que les ombres de la nuit. Seule l'ogive est pleine de lumière aug-

la résistance de la matière sombre et hostile et donne naissance à une entité lumineuse.

Arrêtons-nous à ces symboles.

Nous retrouvons *la tour*, et précisément comme expression de l'état morbide du héros ou de l'héroïne, depuis la plus haute antiquité. Une fois dominés par un choc sentimental, tous les confrères et consœurs de Dibbert s'en vont au loin vers une montagne, une tour, une grotte rocheuse, un temple, pour s'y isoler du monde.



*Nuit étoilée* par Van Gogh (stade explosif).

mentant d'intensité vers le milieu. Nous y voyons encore des nimbes lumineux autour de toutes les protubérances, tours et montagnes. « C'est, comme Dibbert nous le dit lui-même, la matière qui s'emplit du rayonnement venant du dedans et qui, telle un flot de glace fondante, s'épanche au dehors » (voir p. 207).

Le tableau que je viens de vous décrire est tout fait de symboles, produits du subconscient, et encore, il faut bien le dire, non pas du subconscient personnel, mais universel. C'est pourquoi nous devons nous attendre à les retrouver dans beaucoup d'œuvres tant folkloriques qu'individuelles, qu'elles soient anciennes ou modernes.

### Les symboles du subconscient universel.

Ces symboles sont la tour, le torrent, l'entrée ogivale, et aussi cette lumière intérieure qui, remontant du tréfonds de l'âme, vient à bout de

Au cas où ceux-là n'existent pas encore, ils ou elles les construisent ou les créent, tout comme notre artiste-peintre.

Voici, par exemple, le garçon de ferme Bata, le héros du conte égyptien des *Deux Frères* (9), auquel j'ai déjà fait allusion. Froissé par une proposition licencieuse de la femme de son frère aîné Anubis, il fuit la Vallée du Nil, pour aller au Liban apparemment, et là, dans la vallée du Cèdre, il se construit un « *behen* », une tour. Dibbert a donné à l'ermitage aux tours pointues se profilant à l'arrière-plan de son tableau le caché de la sainteté. Il nous fait comprendre que son moine habitait un couvent. Le conteur égyptien l'a fait trois mille ans avant lui, en nous montrant Râ, le dieu suprême, et sa suite de dieux visitant l'ermitage de Bata. Pourquoi l'ont-ils fait ? Mais exactement

(9) *Papyrus d'Orbiney*; traduction française dans Maspero, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*.



pour la même raison que Dibbert plaçant une ogive resplendissante de lumière à l'avant-scène de son tableau ; les dieux y sont venus pour créer, à l'intention de l'ermite de la vallée du Cèdre, une Fille solaire.

Comme si ces traits ne nous suffisaient pas pour mettre en regard deux œuvres distantes l'une de l'autre, comme nous venons de le dire, de trois mille ans, nous trouvons en plus dans les deux le symbole de l'*impétueux cours d'eau*. Dans le tableau, c'est le torrent descendant de la montagne, donc fougueux. Dans le conte, nous lisons qu'au voisinage de la tour de Bata il y avait une cataracte.

Tous ces traits se retrouvent presque mot pour mot dans un autre conte, se déroulant cette fois-ci entièrement en Égypte et se situant, quant au lieu, tout près de nous. C'est le *Conte d'Asseneth, fille de Poti-phérah, grand-prêtre d'Héliopolis* (10).

### Le «Conte d'Asseneth».

*Contenu sommaire.* Résumé en quelques mots, le conte en question se présente de la manière suivante.

Pendant qu'il faisait la collecte des céréales pour les emmagasiner en prévision des sept années de disette, Joseph vient à Héliopolis et visite la maison de Poti-phérah. Il y voit Asseneth, la fille du grand-prêtre, une adolescente aussi belle que fière et farouche. Elle avait de l'aversion pour les hommes, et aucun d'eux ne l'avait jamais approchée. Elle habitait dans une haute tour, en compagnie de sept autres vierges, entourée de statues de dieux.

Asseneth est frappée par la beauté de Joseph qu'elle voit de la fenêtre du haut de sa demeure. Elle descend et, à l'invitation de son père, elle s'approche du visiteur dans l'intention de lui donner l'accolade. Mais Joseph la repousse avec dédain, la considérant comme une idolâtre impure.

La jeune fille, humiliée au plus haut point, s'enfuit dans sa tour, met des habits de deuil et reste couchée pendant une semaine, écrasée sous l'offense et sous le poids de son ignorance dont elle prend soudainement conscience.

À l'aube du huitième jour, elle voit les cieux s'ouvrir et une éclatante étoile apparaître à l'est. Un ange accusant une parfaite ressemblance avec Joseph descend vers elle, la relève et la reconforte. Il lui dit de se laver la figure (avec l'eau de la fontaine toute proche), de mettre de beaux vêtements et de se réjouir, car son cœur était sur le point d'embrasser la vraie foi. Elle allait épouser Joseph et devenir le refuge des enfants de Dieu.

Asseneth invite l'ange à s'asseoir sur son lit et lui sert du pain. A son tour, l'ange lui fait don

d'un miel céleste répandant un délicieux arôme, et fait par des abeilles venues du paradis. L'adolescente en mange après que l'ange en eût goûté. D'autres abeilles, faisant leur apparition sous les yeux émerveillés d'Asseneth, déposent du miel dans la paume de sa main. L'ange le fait disparaître aussi mystérieusement qu'il s'était formé.

Après avoir béni Asseneth et les sept autres vierges ses compagnes, l'ange remonte vers les



Le Saint, par Fritz Dibber.

cieux dans un char attelé de quatre coursiers blancs.

La prédiction de l'ange ne tarde pas à se réaliser. Joseph arrive chez Poti-phérah et, après qu'Asseneth lui eût raconté tout ce qui s'était passé entre elle et l'ange, il la prend pour femme. Elle embrasse la religion de son mari et lui donne deux fils.

*Commentaires.* Tout comme Bata ou n'importe quels autre héroïne ou héros subissant un choc sentimental violent, Asseneth s'enfuit dans une tour isolée et s'y enferme.

Elle se salit la figure, met des habits de deuil et reste couchée pendant sept jours. Cela nous rappelle bien le cœur de Bata gisant sept ans dans la poussière avant son retour à la vie. Ici et là, nous avons une représentation symbo-

(10) Ch. Louandre, *Chefs-d'oeuvre des conteurs français avant La Fontaine*, pp. 102-110 ; E. Masson, *Aucassin et Nicolette*, pp. 203-211.

lique des plus explicites de l'état de virginité froissée.

Suit, comme partout ailleurs, l'apparition de l'entité lumineuse, projetée vers l'autre pôle de la personnalité dédoublée de l'héroïne, à savoir vers les cieux, et, de là, descendant auprès d'elle pour lui refaire son unité.

L'ermite de Dibbert entre par une ogive resplendissante de lumière. L'être lumineux d'Asseneth s'introduit par la fenêtre baignée des lueurs de l'aurore matinale. Et voici un trait qui nous aidera à comprendre le dénouement du drame intérieur de Dibbert. Le visiteur lumineux, représenté par l'«archange», s'approche de la fille tourmentée, la relève, lui ordonne de se laver la figure avec de l'eau puisée dans la fontaine d'eau vive — ici comme partout ailleurs un torrent — et de se parer de magnifiques vêtements. Après quoi, *les deux s'unissent rituellement*.

La présentation en est discrète. La fille invite le visiteur céleste (son *alter ego*) à *s'asseoir sur son lit virginal*, et les deux mangent des mets (pain et miel), que l'un et l'autre *se servent réciproquement* (union sous forme gustative).

De cette manière se trouve consacrée l'hierogamos, qui n'est pas autre chose que la ré-union des deux moitiés de la personnalité de la vierge, divisée sous l'effet du choc sentimental violent.

En tenant compte, non pas de l'apparence, mais du fond de l'affaire, nous devons convenir que c'est exactement de la même manière que se trouve refaite la personnalité intégrale du héros égyptien Bata. La projection dans les cieux de la «moitié» supérieure de ce dernier, se ressentant lui aussi des conséquences d'un choc sentimental semblable, se présente comme *son cœur caché dans une fleur (cône) au sommet de son arbre (cèdre)*. Au moment de la ré-union de cet élément supérieur avec la partie inférieure (Bata gisant à l'état de cadavre), il lui est apporté dans un vase rempli d'eau vive, et *le héros le ravale*. Après quoi, comme Asseneth, il se «pare de beaux vêtements» (en prenant les apparences d'un magnifique taureau au poil multicolore).

Après «l'union sacrée», la tension intérieure d'Asseneth tombe, et elle revient à la vie normale.

### Le symbole de la fente.

L'entrée ogivale, la fenêtre, la porte ou tout autre fente dans le mur, la roche ou l'habitation momentanée du héros ou de l'héroïne en état d'extrême tension sentimentale, semblent être la *conditio sine qua non* de l'apparition lumineuse. Ce n'est pas seulement Bernadette Soubirous (11), qui voit sa belle Dame apparaître dans la niche ogivale de Massabielle. Il y en a tant d'autres qui voient leur entité lumineuse dans ce même cadre étroit, tout fait pour concentrer leur atten-

tion et porter au maximum la tension — frisant le paroxysme — de leur âme.

Nous retrouvons le symbole de la fente et de la fenêtre étroite dans *le Chant des Chants* de Salomon et dans la description du rêve d'une jeune fille de seize ans dont nous entretenons George Green à la page 155 de son livre *Daydream*. Dans les deux cas, il est question de la présence de l'amoureux et d'arbres en fleurs ou chargés de fruits. C'est à travers le trou de la serrure ou une fente dans la porte que le prince, dans le ravissement, contemple la princesse de Perrault habillée de son vêtement de soleil. C'est à travers une fenêtre encore que le héros de la *Terrible vengeance* de Gogol contemple l'âme de sa femme tombée sous la domination de son père incestueux. Elle lui apparaît comme une clarté se condensant graduellement — comme c'est le cas pour toute vision lumineuse — et prenant, pour finir, la forme d'un être angélique. Le torrent tout proche ne fait pas défaut. Ici c'est un grand fleuve, le Dnieper. Un détail à relever : ce dernier, comme tout autre torrent voisinant avec l'habitation du héros ou de l'héroïne, apparaît devant le lecteur, de nuit et baigné de rayons de lune, argenté et laiteux.

Les écrivains russes font souvent état du même motif et du même symbole de la conscience collective, à savoir du cadre étroit où apparaît l'entité lumineuse. Ainsi Tourguénev, dans deux de ses romans, fait apparaître son héroïne, morte ou somnambule, dans l'embrasement soit d'une porte soit d'une fenêtre, et, telle une vision lumineuse, la fait aller vers l'amant, aussi sombre et aussi tourmenté que le moine de Dibbert, qu'Asseneth, que la princesse de Perrault, cette dernière portant d'ordinaire non pas un vêtement couleur de soleil, mais une vilaine peau d'âne.

Tant qu'il s'agit de la tour et du couloir étroit s'interposant entre le héros et sa vision lumineuse, on peut dire que, chez l'auteur qui vient d'être cité, c'était une sorte d'obsession. Même s'il ne parle pas d'une «fille solaire», mais d'une bien-aimée ordinaire, il l'a fait apparaître au haut d'une tour traversée de bas en haut d'une fente faisant penser à un visage balaféré. Inversement, dans une autre de ses nouvelles, c'est le héros démoniaque qui, de derrière un rideau dissimulant une petite porte qu'il est seul à connaître, surgit auprès de la femme qu'il convoite.

Ceux qui connaissent la littérature de l'Égypte ancienne ne manqueront pas de se souvenir du conte du *Prince prédestiné* (12). Ce prince, lui aussi marqué du sort, vit dans une tour isolée. Quant il en sort, il aperçoit sa belle princesse dans l'embrasement d'une fenêtre à soixante-dix pieds du sol. Il fait alors un bond prodigieux — représentation de l'effort surhumain que four-

(11) Franz Wörfel, *Le Chant de Bernadette*.

(12) Cf. G. Maspero, *op. cit.*

nissent tous nos héros et héroïnes — qui lui permet de l'atteindre et de l'embrasser. Point n'est besoin de connaître la suite du conte — d'ailleurs perdue — pour savoir qu'en définitive ce baiser lui coûtera la vie.

Nous venons de voir que les forces intérieures venant à bout de l'état de compression qui les refoulait se présentent devant le héros ou l'héroïne comme une entité empreinte de lumière. Voyons maintenant les différentes phases de la formation de cette dernière.

### Formation de l'entité lumineuse.

#### *L'explosion et le coup de vent.*

L'extériorisation des sentiments refoulés se fait brusquement et au moment où l'on s'y attend le moins. On l'a comparée avec raison à une éruption volcanique.

Cette explosion est provoquée par un fait quelconque et trivial en apparence. C'est la bure brune pour Dibbert, l'image sainte donnée et reprise pour Bernadette d'après le roman de Worfel; ceci, cela ou autre chose n'est que la dernière goutte qui fait déborder un vase déjà trop plein. Tôt ou tard, l'épanchement devait avoir lieu.

Extérieurement, la libération de la passion bloquée se traduit par la sensation d'un *coup de vent*, d'un cyclone qui, quoique violent, est silencieux. Il n'affecte aucun objet extérieur, si léger soit-il. Seul le héros le perçoit. Ceci est très bien présenté dans *Le Chant de Bernadette*. Dans des termes presque identiques, Tourguénev en parle dans *Clara Militch*, son chant du cygne.

#### *L'apparition de l'entité lumineuse.*

Aussitôt après l'explosion, le silence se fait et le héros ou l'héroïne deviennent conscients d'une présence lumineuse à peu de distance d'eux.

Voici la description que nous en donne Worfel :

« Elle était éblouie par une blancheur, une sorte de clarté vive, qui lui parut se fixer contre le rocher, en haut de la grotte, dans une fente mince et haute pareille à une ogive de cathédrale (cf. Dibbert !)... Peu à peu, une forme s'indiqua, elle crut reconnaître une figure que la vive lumière faisait paraître toute blanche... Elle revit la clarté, la figure qui se complétait, qui souriait... et la Dame au vif éclat s'incarna au point de lui adresser enfin la parole. » (13)

En voici une autre description, en tout point pareille, que nous empruntons au conte de Gogol, lui aussi visionnaire à base de passion refoulée.

« Quelque chose de blanc, pareil à un nuage, était en train de se former au milieu de la chambre. Et il lui sembla (au héros qui observait à travers une fenêtre étroite) que ce nuage n'était pas un nuage, que c'était une femme qui se tenait debout... Voilà qu'elle fit un mouvement de la tête (et se mit à parler). »

#### *Le mouvement cyclonal.*

Dans les deux cas, comme nous l'avons dit, il est question du mouvement circulaire de l'air, précédant la vision lumineuse.



M. VLADIMIR VIKENTIEV

Le mouvement en question est déjà présent dans le conte égyptien des *Deux Frères*. Comme tout dans l'œuvre hiéroglyphique de la Vallée du Nil, il y prend une apparence symbolique. La Fille solaire, nous est-il dit, est façonnée par Khnoum, le dieu-modeleur, sur son tour de potier. C'est grâce au mouvement rotatoire de ce dernier que l'entité lumineuse — ici, c'est la « Fille du dieu-soleil Râ » — est créée et livrée au héros pour alléger la pression de sa passion bloquée.

Dans un autre ancien conte égyptien, celui d'*Horus et Seth* (14), le mouvement cyclonal précurseur de l'apparition lumineuse se présente sous l'aspect du dieu des météores. Ce dernier tombe sur le héros, le maltraite sauvagement, lui arrache les yeux (équivalents du membre viril) et les enterre dans la montagne.

(13) Franz Worfel, *Le Chant de Bernadette*, pp. 104-105.

(14) Voir A. Gardiner, *The Papyrus Chester Beatty I*.

C'est de là, d'une fente sur son sommet, qu'émergent deux lotus lumineux éclairant le monde. Il s'agit ici encore d'un symbole solaire ! Ainsi, dans ce conte, nous assistons à la préparation de cette explosion — présentée par quelques symboles clairs et quelques autres plus obscurs — qui amènera l'entité lumineuse.

Celle-ci, prenant forme lentement sous les yeux émerveillés du héros ou de l'héroïne, est au début diffuse et difforme. Au bout de quelques instants, elle se condense et finit par prendre les apparences de la personne dont l'image est gravée dans le for intérieur de celui ou de celle qui l'extériorise et qui la projette au dehors. Tout comme une vision spiritualiste, elle peut se condenser au point d'en devenir matérielle. C'est comme telle que la belle Dame apparaît à la visionnaire de Lourdes. Dans *Clara Militch*, également, l'ombre rayonnante de l'amante défunte se matérialise au point que le héros l'embrasse sur les lèvres et en ressent de la fraîcheur.

#### Entretiens amoureux avec l'entité lumineuse.

Au cas où la tension est non seulement portée à l'extrême, mais a encore la faculté de se maintenir, la vision lumineuse ne se dissipe pas. Elle reste soit en permanence auprès de l'amant ou de l'amante, soit elle revient auprès de lui ou d'elle à plusieurs reprises.

C'est ainsi que la belle Dame entretenant des relations amoureuses avec Bernadette pendant une quinzaine de jours, comme nous le dit Wörfel, apparaît chaque fois pour une durée variable, mais jamais très longue, et puis disparaît laissant l'héroïne en état d'extrême épuisement et parfois sans connaissance.

Il devait en être de même dans le cas de la Fille solaire du conte égyptien des *Deux frères*. la seule différence serait qu'ici ce n'est pas l'entité lumineuse qui s'éclipse de temps à autres. Mais c'est le héros qui, bien qu'aimant l'adolescente solaire avec passion, la quitte et va chasser dans le désert, nous sommes tenté de dire, pour reprendre son souffle. Puis il revient à la tour, sûr d'y retrouver sa divine compagne. Tout comme Bernadette qui, revenant le lendemain vers la grotte de Massabielle, espérait avec ferveur — et non sans raison — d'y retrouver sa belle Dame.

#### La nature ambivalente de l'entité lumineuse.

Mais le commerce amoureux avec l'entité lumineuse ne pardonne pas. La Fille solaire, de nature ambivalente, est aussi bienfaisante que nuisible. Le héros du conte égyptien a beau cacher son « cœur », symbolisant ses forces viriles, au sommet de son arbre, autre symbole de son état de mâle, la Fille du dieu-Soleil finira par connaître son secret et le faire abattre.

#### La mort comme prix de l'union extatique.

Le héros de *Clara Militch*, après avoir atteint la limite de la félicité en embrassant le spectre lumineux de sa bien-aimée, s'alite et meurt espérant que dans l'autre monde il allait s'unir avec elle à tout jamais.

Sous ce rapport encore, l'antique conteur égyptien a devancé les écrivains modernes. Passant par l'épreuve de la mort, Bata s'unite avec la Fille solaire et renaît d'elle en tant que son propre fils. Que ce soit un conte ancien ou moderne, nous retrouvons partout des symboles similaires cachant derrière eux les mêmes états traumatiques.

Le héros de *L'Amour triomphant* de Tourguénev est frappé d'un poignard au côté dans le moment même de son union extatique. Il meurt, renaît et, peu après, la fille se ressent de l'effet de ses œuvres.

Quant à la petite bergère de Lourdes telle que nous la représente Franz Wörfel, ne se sent-elle pas frappée à mort par ses entretiens avec la belle Dame, et ne décline-t-elle pas obstinément toute offre de se servir de nouveau de l'eau miraculeuse qu'elle avait fait jaillir de la roche stérile. Ne savait-elle pas que c'était précisément de cette eau qu'elle se mourait ? Bienfaisante pour les autres, qui la prenaient à petites doses et servie rituellement, elle était mortelle pour celle qui en avait déjà bu à pleine gorgées et des mains mêmes de sa Dame lumineuse.

Dans les autres cas passés en revue, il était question de la naissance d'un enfant, fruit de l'union extatique. Ce motif, lui aussi, ne fait pas défaut dans le cas de la voyante de Lourdes, bien que nécessairement il dût prendre un aspect voilé et avoir recours au transfert. Nous y voyons, en effet, Bernadette qui se plaît à être entourée de petits enfants.

VLADIMIR VIKENTIEV.

(La suite à paraître dans notre prochain numéro).

# Charles-Louis Philippe devant la Vie

Conférence de

## M. François Talva

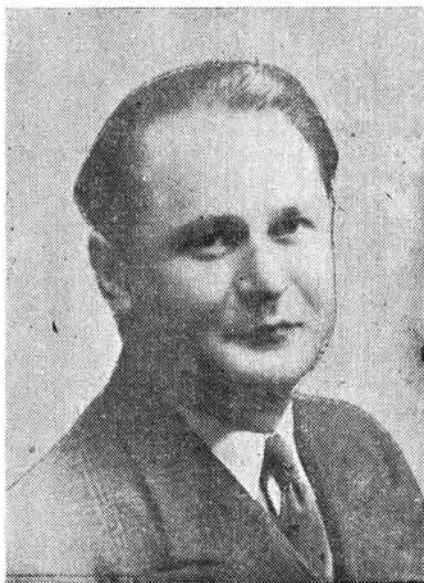
Lecteur à l'Université Fouad Ier

Donnée en la Salle de la Maison de France au Caire,  
sous les auspices de l'Union Française Universitaire, le 11 février 1948

Mesdames,  
Messieurs,

Certains des amis de Charles-Louis Philippe vivent encore et, ce ne sont pas des inconnus : ils s'appellent André Gide, Francis Jourdain, Valéry-Larbaud, Emile Guillaumin, Léon Werth. Quand ils parlent de Philippe, ils ne le font jamais sans exprimer, à son égard, des mots d'une profonde tendresse et d'une affectueuse admiration. Plus de trente ans déjà se sont écoulés depuis la mort de l'auteur de *Charles Blanchard* ; or, non seulement ils se disent toujours fiers de l'avoir connu, mais ils font autour de sa mémoire une garde vigilante. Il est rare sans doute qu'un écri-

vain ait éveillé une aussi pure, une aussi durable sympathie, sans ombres ni réticences. Et, parmi ceux qui sont disparus et qui furent aussi du nombre de ses intimes, fussent-ils Léon-Paul Fargue, le peintre Albert Marquet ou Marguerite Audoux, aucune voix discordante ne s'est jamais élevée à son égard. L'homme comme l'écrivain leur inspiraient à tous le même attachement. « *Je n'ai pas été gâté du côté des femmes, a-t-il écrit un jour, mais je l'ai été du côté de l'amitié.* » On ne saurait être surpris de cette fidélité. Jamais écrivain ne fut plus sincère avec lui-même, jamais homme n'a moins triché avec son cœur et son talent, et, chez lui, l'un comme l'autre furent d'une très grande qualité. « *C'est si bon d'écrire avec sa vie* », écrivait-il un jour à son ami



M. FRANÇOIS TALVA

de Belgique Henri Van-  
deputte. Et Gide n'a-t-il  
pas affirmé maintes fois  
que si Charles-Louis  
Philippe avait vécu  
plus longtemps il serait  
devenu l'écrivain le plus  
important de son pays.

Cependant, de nos  
jours, combien l'igno-  
rent ? Qui le lit, se deman-  
de Claude Roy, qui admi-  
re en lui l'auteur des *Contes du matin* et de *la Petite ville* ? Ici même, au Caire,  
l'an dernier, Duhamel  
ayant incidemment pro-  
noncé son nom s'écriait  
aussitôt : « *Le connais-  
sez-vous ?* » Parmi ceux  
qui prétendent le con-  
naître, combien s'en font  
une fausse image ? Sur  
la foi de titres étranges,  
comme *Bubu de Montpar-  
nasse* ou certains de ses

*Contes*, on le range parmi les écrivains du « milieu ». Albert Thibaudet lui-même, qui le tient pour écrivain « parfait », le transforme dans son *Histoire de la littérature française* en interprète autorisé des mauvais garçons et de la pègre ! Il le traite comme l'aîné de Francis Carco ! Il les associe tous les deux, sans remarquer que le commun intérêt que ces deux écrivains portent à de tels personnages émane, chez le premier, d'un sentiment de compréhensive pitié à l'égard des déclassés, et, chez l'autre, d'un simple besoin esthétique de frisson ! Rien n'est plus éloigné du pittoresque, du gratuit, que l'œuvre de Charles-Louis Philippe. Il avait beaucoup trop le goût du naturel pour cultiver des sensations. La vie simple, l'humanité lui suffisaient.

Il est né en 1874, dans un village du centre de la France, en Bourbonnais, à Cérilly, auprès d'une belle forêt de grands arbres qui s'appelle la forêt de Tronçais, « *la forêt profonde de mon pays* », a-t-il écrit ; petit coin discret de France où, presque côte à côte, presque porte à porte, et presque dans le même temps, ont vécu Marguerite Audoux, l'auteur de *Marie-Claire*, et Alain Fournier qui écrivit, comme l'on sait, *le Grand Meaulnes*. Ils semblent tous les trois avoir donné à l'air de ces bourgades répandues « *au milieu des campagnes* » cette sorte de délicate pureté que l'on croit respirer, dès qu'on s'en approche, autour des vieux manoirs, sous les peupliers des champs, et au seuil des humbles logis.

Les parents de Charles-Louis Philippe, qui étaient sabotiers, habitaient une petite maison à mi-côte d'une rue de Cérilly. Par derrière, un mur très haut la séparait d'un parc orgueilleux et d'une grande demeure bourgeoise. Aussi les yeux du petit Charles-Louis furent-ils davantage tournés vers le spectacle de la rue où il rencontra, dès ses premières années, de très grands amis, de très vieux amis : le charron qui allait les jambes cotonneuses, les pas très lents et les bras écartés, en tenant toute la longueur de la route, le vieil épicier à lunettes avec sa voiture à bêche et son âne blanc, et qu'il appelait l'oncle Charles, et le jovial maréchal ferrant qui faisait jaillir de son enclume de prestigieuses gerbes d'étincelles. Il vivait dans le paisible bonheur que répandaient au foyer le bruit familial du hachon, du paroi ou de la râpe, l'odeur vivace des sabots de noyer, et cette atmosphère d'allègre assentiment au travail qui remplissait l'atelier.

Il vivait bercé par la tendresse d'une mère qui, active dans la grande pièce préparait les heures de repos, la détente familiale des midis et des soirs. Or, très vite, au milieu de ces joies simples, le malheur vint s'abattre. Il avait trois ans quand il vit, sous ses yeux, se noyer dans le trou d'une cave rempli d'eau le petit enfant avec lequel il jouait ; et, quelque temps après, c'est lui-même que le destin choisissait pour victime : un abcès lui défigura le visage, et il dut, pendant des mois et des mois, cesser les jeux, cesser la vie, se retirer dans un coin de la maison, douloureusement pensif sur une immuable petite chaise. Sans doute, en se rappelant les plaintes de sa mère qu'il suivait passivement au cabinet du médecin, d'où il revenait avec elle rempli d'une espérance que l'avenir déjouait toujours, prit-il conscience, plus tard, d'une sorte d'injustice, d'une sorte de malédiction qui accablent particulièrement les humbles, si mesurés pourtant dans leurs désirs, si inoffensifs dans leurs actes quotidiens, si patients dans leurs espoirs. Puis, un jour que, de retour à l'école, il vit sur sa jour baver deux filets de pus sous le coup d'un soufflet infligé par son maître, il sentit une plus grande douleur

encore, il sentit qu'il serait marqué à tout jamais, taré comme il le dit, réprouvé, séparé du monde. Qu'il ait rappelé ce douloureux événement à plus de vingt années de distance, dans son livre *la Mère et l'Enfant*, prouve à quel point il en a toujours senti la profonde amertume.

Se tournant vers Dieu comme vers un être mystérieux que l'homme adjure de s'expliquer enfin quand lui-même ne comprend plus, il s'écrie : « *Vous m'avez blessé, moi qui n'ai rien fait. J'allais à l'école tous les matins et j'accomplissais tous mes devoirs lorsque vous m'avez blessé au visage afin que la blessure fût visible et pour que le châtement fût profond. Ma joue se creuse sous deux cautères et c'est une marque infâme que vous m'imposez à jamais. Mais, au moins, laissez-moi guérir. Entrez votre poing dans ma chair, et que j'en souffre, mais au moins laissez-moi guérir.* » Cette supplication mêlée de reproches qui s'adresse à un destin injuste qui frappe les innocents, les humbles et les enfants, c'est-à-dire ceux qui, surtout, devraient être épargnés, exprime aussi la douleur des êtres atteints dans leur chair, dans leur corps, la douleur des visages marqués, des êtres difformes, la laideur physique qui éloigne et isole de la vie. C'est le sort de *la Pauvre Marie*, la touchante héroïne de l'un de ses tout premiers livres, c'est le sort du petit Charles Blanchard de son dernier volume qu'il n'eut pas le temps d'achever, et qui, à douze ans, à force de privations et de vie recluse, donne l'impression avec ses bras trop longs, son cou trop mince, et ses jambes grêles, « *qu'il existe des hommes qui ne sont pas nos semblables* ». Enfin, outre cette répulsion qu'on inspire, qui nous écarte et qui fait que nous ne ressemblons plus aux autres, ce long cri du jeune Charles-Louis Philippe exprime la menace permanente de la souffrance, et notre irrévocable exclusion des joies de la terre. Il fait entendre que nos joies ne seront plus jamais complètes, que la blessure s'interposera toujours non seulement entre nous-mêmes et le monde, mais encore entre nous-mêmes et notre bonheur. Peut-être ce premier malheur est-il à la source de la mélancolie et de la neurasthénie qui si souvent accablent plus tard sa solitude, bien que la marque laissée demeurera à peine visible ; mais il est sûrement l'une des raisons de son amour pour les infirmes et les victimes de la fatalité.

Nous le retrouvons, quelques années plus tard, élève au lycée de la ville de Montluçon. « *C'était un grand lycée de pierre*, écrit-il, *où j'ai beaucoup souffert.* » Ce n'est pas seulement l'âme rêveuse de Charles-Louis Philippe qui souffre ; ce n'est pas seulement l'âme d'un enfant dont la vie voudrait s'épanouir dans le bruit des feuilles et l'espace des champs qui murmure une plainte. Mais dans ce lycée, comme ces malheureux que la malchance poursuit, il attire sur lui la haine d'un pion. Il sait bien que les pions sont de

pauvres gens pour qui la destinée n'a pas été juste, Il comprend le malheur, lui qui l'a déjà éprouvé dans sa chair et ses affections, mais, dit-il, « le malheur n'empêche pas de détester le mal ». Et, pour lui, ce pion, c'est le mal, c'est le raté qui se venge sur des innocents, c'est le retar-



Charles-Louis Philippe, portrait par Ch. Guérin.

dataire qui souhaite que « toute Destinée soit mauvaise, afin d'avoir des compagnons de malheur ». Si la destinée elle-même est injuste qui frappe des innocents, appartient-il aux hommes d'unir leurs armes aux siennes et de la rendre plus cruelle encore ? Ce n'est plus cette fois cette sorte d'injustice contre laquelle nous restons sans recours, c'est une injustice plus mauvaise encore puisqu'elle est le fait des hommes. Cette injustice humaine, il ne l'acceptera pas. Il ne l'acceptera pas à la façon des pleutres qui en admettent l'existence puisqu'ils la font subir aux autres et surtout aux faibles. Ces résignés d'un genre particulier qui s'accrochent au mal pour le faire et à leur tour le répandre, ces gens sans

courage ni dignité ne seront point des amis de Philippe. Il ne présentera pas *Bubu de Montparnasse* comme un personnage sympathique ; il essaiera de le comprendre, car c'est le propre de Philippe que de vouloir comprendre ; mais c'est surtout Berthe, la petite fleuriste déclassée, la victime, qui recevra son affectueuse compassion. Ses personnages, ceux qu'il aime, demeurent dignes ; déçus et trompés, ils gardent jusque dans le malheur cette pureté du cœur qui les élève au-dessus de leur condition. Si la souffrance inspire de temps à autre à Philippe des cris de révolte, il sait, lui, de quel côté sa colère doit se tourner. A vrai dire, la souffrance va lui inspirer bien autre chose, qui l'élève, et c'est ainsi seulement qu'il faudra comprendre son amour de la souffrance, ce goût de tendresse qu'on a appelée larmoyante : la souffrance qu'il subit lui-même le rapproche des malheureux, le maintient tout près d'eux, l'introduit en eux. Ses maux lui servent à comprendre ceux des autres. Souffrir lui permet de comprendre et d'aimer.

Il n'en a pas fini pourtant avec l'injustice humaine. Il a quitté le lycée de Montluçon ; le voici maintenant au lycée de Moulins, afin d'y préparer l'examen d'admission à l'École Polytechnique. Il y fait trois années d'études au bout desquelles il échoue. Il échoue parce qu'il n'a point la prestance qui convient pour devenir le bel officier de carrière ! Il est trop petit ! Or, nous sommes en 1894, il a vingt ans, il est bachelier, mais il n'a point d'avenir ; il est abandonné, sans travail, sans situation. Des mois et des mois se passent, il est toujours à Cérilly, et il attend. Dans le voisinage, habite un puissant châtelain ; c'est de là peut-être que le salut viendra. Comme ils étaient déjà allés autrefois chez le médecin, ils vont, sa mère et lui, aujourd'hui, chez le potentat du pays, et ils en reviennent, tous les deux, avec des promesses plein les bras et le cœur inondé d'espoir. Et comme autrefois, quant l'espoir faiblit, ils renouvellent leur démarche, et l'espoir renaît plus ardent que jamais, et les jours qui suivent détruisent leur espoir. Plein d'humilité comme les pauvres de son temps, comme les pauvres d'un village isolé dans la campagne, résigné sans amertume à toutes les déceptions, il attend qu'un jour enfin on lui offre dans un service de Paris un poste d'employé à 3 frs. 75 par jour ! Or, il ne faut pas s'y tromper, le mouvement de révolte qu'il manifeste dans son livre *la Mère et l'Enfant* en rappelant ce souvenir ne surgira en lui que beaucoup plus tard, vers les années 1900, après qu'il aura déjà subi la dure expérience de la vie, après qu'il aura appris les étranges lois qui régissent la société. Jusque là, il admet l'humanité avec ses riches et ses pauvres, il l'admet comme une loi fatale, et il croit dans la protection des riches. Il y croit

avec cette bonne foi, cette naïveté des gens honnêtes, mais plus tard il s'écriera : « *J'ai honte aujourd'hui pour tous ces sentiments* ». Car il aura pris conscience, non plus seulement de l'injustice du destin ni de l'injustice individuelle des hommes, mais de l'injustice sociale. Il n'a point besoin qu'on lui inculque ce qu'on appelle la notion de classe, il la découvre à force d'épreuves. Dans une de ces crises qui lui sont assez coutumières et qui sont l'explosion d'une patience poussée à bout, il apostrophe ceux qui gouvernent, ceux, dit-il, « *que la fortune élève afin d'en faire nos gouvernements* ». « *Vous avez créé* », s'écrie-t-il, « *des bourses dans les lycées et les collèges pour que les ouvriers deviennent pareils à vous. Et lorsqu'ils sont bacheliers comme vous, vous les abandonnez dans leurs villages.* »

Mais, maintenant, il nous faut revenir légèrement en arrière, à l'âge de ses vingt ans, vers 1894, car alors il n'était pas encore parvenu à ce stade. Il faut y revenir parce qu'il adopte dès cette époque une attitude dont il ne se séparera jamais plus, et qui ne fut donc pas l'effet éphémère de ces consolations factices que l'on se donne parfois pour se tromper. Il avait désiré être officier, ingénieur, il ne fut ni l'un ni l'autre, mais il revint auprès des siens, « *avec des désirs sages, comme un travailleur revient auprès de son travail* ». Il revint auprès du peuple, il revint dans le peuple. Sa vie entière il lui est resté fidèle, et, depuis son premier ouvrage qui s'appelle *Quatre histoires de pauvre amour*, jusqu'à son dernier, inachevé, qui s'appelle *Charles Blanchard*, il ne célébrera dans ses livres que le peuple, sa vie, ses espoirs, sa misère, sa dignité, son labeur. Mieux que cela, il célébrera l'âme du peuple, ou plutôt, comme il le dit aussi, l'âme populaire. L'âme populaire, pour Charles-Louis Philippe, c'est avant tout de la pureté. Et la pureté dont il parle à vingt ans est bien près d'être de la sainteté, c'est-à-dire ce composé des couleurs blanches, blondes et bleues qui symbolisent pour lui bonté, tendresse, amour. Il en est au moment des attendrissements et des sentimentalités.

Puis, au contact de la vie, ce mot de pureté prend peu à peu une forme plus consistante, accuse plus de relief, et fait ainsi retour à son sens primitif. Nous lui donnons parfois ce sens dans nos conversations familières ; être pur, c'est-à-dire être naturel. C'est en vivant à la ville, dans l'atmosphère compliquée et frelatée de la société, qu'il se sent poussé, ramené plus près encore du peuple dont il connaît, dont il partage la simplicité. Alors, cette pureté se reconnaît à l'élan spontané qui, sans jamais exclure la tendresse, la dignité ou la bonté, peut exprimer aussi la colère ou la passion. C'est l'époque où il lit beaucoup, un peu au hasard sans doute, le soir, dans sa petite

chambre de l'île Saint-Louis, dont les arbres, le fleuve et les vieilles maisons lui rappellent la campagne, « *le seul endroit du monde pour un poète* », écrira-t-il un jour à un tout jeune homme qui s'appelle Francis Carco. Quand il a fini ses écritures de bureau ou ses tournées le long des boulevards, pour mesurer avec un mètre d'arpenteur la largeur des étalages afin qu'ils n'empiètent pas sur toute l'étendue du trottoir, il lit Francis Jammes et Jean-Jacques Rousseau qu'il aime beaucoup, il lit aussi Anatole France qu'il aime moins, parce qu'il lui semble trop cultivé, et, s'il confesse qu'il est délicieux, c'est qu'il entend bien montrer que des délices sont des joies étudiées, raffinées, donc hors du naturel. Il aime Stendhal beaucoup moins encore, dont les analyses lui semblent gratuites et compliquées. Quant à Barrès, il le déteste sans esprit de retour ! Mais voici que plus tard il lui arrive de lire Dostoïevsky, et même Luther au travers d'une étude de Michelet. Sa joie éclate : voilà des barbares ! dit-il, c'est-à-dire des gens qui ont une vision de la vie naturelle, qui ont de la force, de la passion, de la rage. Il conte sa découverte à son ami Henri Vandeputte. C'est précisément à ce moment que Philippe prend ouvertement figure de révolté.

Il traverse une période de goûts anarchiques, avec lesquels, solitude et neurasthénie aidant, il exhale sa colère contre la société. C'est au plus fort de cette crise qu'il achève *la Mère et l'Enfant* dont les dernières pages expriment en effet ce vif mouvement d'irritation que nous avons entrevu, et qu'il prépare *Bubu de Montparnasse*, pour lequel, à la manière de Zola, il fréquente les milieux louches et les bas-fonds de la capitale, afin d'en rapporter des documents. Mais ce que Zola ne voyait qu'en passant et du dehors, lui, il le vivait, il s'y mêlait ! Il a suivi, vécu la déchéance de la petite fleuriste qui s'appelait Maria Texier et qu'il appelle Berthe Méténier dans son livre, il a vécu ses relèvements et ses rechutes, il a réalisé par lui-même la laideur, non pas de l'humanité, mais de la société, c'est-à-dire l'injustice des conditions que la société impose aux hommes. Il écrit aussi *le Père Perdrix* en s'inspirant du souvenir d'un bon vieillard de Cérilly qu'il a beaucoup aimé, mais dans son livre il le fait venir à Paris, déchu, désespéré, opprimé par les petits potentats de son pays. De plus, Philippe est à ce moment très malheureux. S'il souffre de ce qu'il voit, il souffre aussi en lui-même d'être privé de bonheur. Dans sa solitude, il sent son âme se liquéfier. Or, que demande-t-il de plus au monde qu'un bonheur paisible, un foyer aux rideaux blancs et, il est vrai, beaucoup d'amour ? Il croit un jour qu'il a enfin trouvé ce bonheur, auprès d'une femme qu'il aime passionnément et que l'on connaît sous le nom de *Marie Donadieu*, le titre de l'un de ses

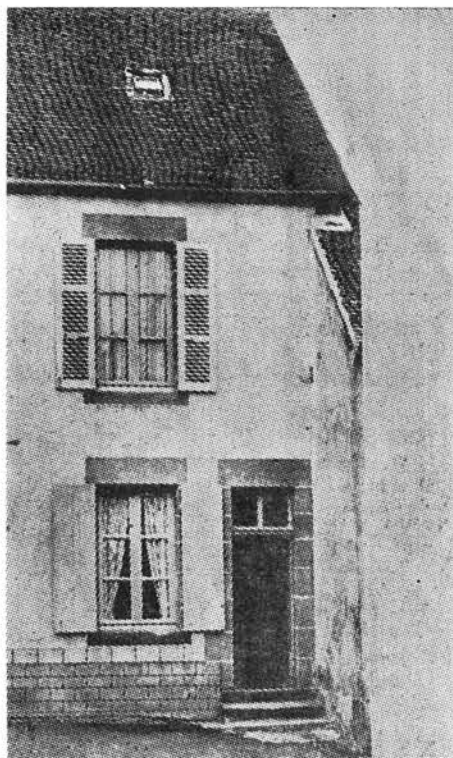


ouvrages, et il rêve d'un foyer, d'une famille, d'une vie toujours simple mais bonne, quand il découvre que cette femme ment, ment par habitude, ment peut-être sans en avoir conscience, et lui joue la comédie !

Pour se consoler, il n'a que le travail fastidieux d'un bureau d'Hôtel de ville où ses compagnons sont veules et sans noblesse, et la ville de pierre qui lui inspire le constant regret des prés et des champs. Par sa nature même, il est porté vers la tristesse et il redoute la neurasthénie comme un mal qui le guette. On le sent tout près du désespoir. Alors un livre de Nietzsche lui tombe entre les mains. Et, du premier coup, bien qu'il eût redouté cette lecture, c'est le salut. « *C'est un remède à mes maux, écrit-il, un grand cordial qui me fait très fort. J'ai la crise de moi-même. Je veux être moi-même, avec feu, me réaliser comme un orage qui éclate et avec un peu de sécheresse, comme un coup de tonnerre...* » Ce n'est pas la première fois, sans doute, qu'on le voit tenter de se raidir. Deux ans plus tôt, en 1898, il écrivait déjà : « *Il se produit des changements dans mon caractère. Je deviens homme... Je deviens plus ferme et plus volontaire* ». Mais il semble que le remède de Nietzsche ait été le levier qui soulève et emporte le fardeau. Par un effort de volonté, il surmonte la mélancolie qui risquait de l'anéantir. Il va regarder le réel avec des yeux moins mouillés, il va l'affronter d'une manière plus froide, se dégager des rébellions impuissantes comme des vains apitoiements. Il va écrire ou plutôt tenter d'écrire son *Charles Blanchard* avec la vision nouvelle qu'il a prise des choses. Il en recomposera plusieurs fois certains chapitres, et l'on y verra son petit héros, dont la misère est plus poignante peut-être dans son étroite et froide solitude, trouver en lui la confiance et l'énergie nécessaires pour se libérer seul, se dégager de l'abâtissement du malheur dans l'atmosphère du travail et des joies naturelles qu'il apporte.

Il faut dire que la transformation de Philippe doit beaucoup aussi à un événement extérieur. Entretemps, il a, en effet, agrandi son cercle d'amis. L'ami belge Vandeputte l'a quitté pour l'Amérique, mais il lui reste son doux compagnon Lucien Jean, et il rencontre Chanvin, Michel Yell, Léon-Paul Fargue, Francis Jourdain et Marguerite Audoux. Ils composent une bande joyeuse qui part souvent le dimanche pour Carnetin ; ils y font des déjeuners champêtres dans une vieille maison abandonnée que l'un d'eux avait découverte. Ils sont gais comme des potaches en rupture de discipline. Une amitié fraternelle les unit. C'est cette amitié qui, autant que la lecture de Nietzsche peut-être, a fortifié Philippe, l'a arraché à ses noires pensées, lui a donné la force d'être fier à l'égard du monde. C'est vers cette époque également qu'il connaît Guillaumin,

son voisin d'Ygrande, l'auteur de *la Vie d'un Simple*, et qu'il se lie avec André Gide. On le voit encore fréquenter des peintres, Guérin et Albert Marquet. Albert Marquet devait illustrer son *Bubu de Montparnasse*. Au milieu d'une ou deux liaisons qui le font souffrir, il rencontre une dame, Mme Mac-Kenty, qui le soutient, et entretient avec lui une correspondance confiante où il trouve le réconfort doux et affectueux de



Maison natale de Ch.-Louis Philippe, à Cérilly (Allier).

l'amitié féminine. Il semble qu'hormis les crises passagères inhérentes à une âme sensible et profondément délicate il ait enfin trouvé le bonheur. Et c'est à ce moment-là, qu'un jour de décembre 1909 il disparaît brutalement, emporté par une méningite

\* \* \*

Mesdames et Messieurs, pendant les quelque seize ou dix-sept ans que Philippe a vécus à Paris des ressources modestes que lui procurait son travail de bureau, il a eu sans cesse les regards tournés vers l'humble lieu de sa naissance, son village du centre de la France et tout ce peuple des travailleurs qui connaissent la vie « *sans avoir besoin de regarder le mal au microscope* », car le mal

«les entoure et tombe sous leurs sens». La phrase lui appartient, et elle dit clairement qu'il ne faut pas espérer trouver dans son œuvre ces subtiles analyses, méticuleuses et illimitées, auxquelles nous nous complaisions. «Barrès, répondait-il un jour à quelqu'un, éprouve le besoin d'aller à Tolède, à Venise, pour trouver son âme. Moi, je la trouve dans le peuple qui m'entoure.» Et comme il ne s'est intéressé qu'au peuple, on pourrait le ranger au nombre des réalistes du temps ; or, il n'a avec eux d'autre affinité que ce goût qui leur est commun. Comme eux, il a réagi contre la littérature bourgeoise. «Toutes les crises morales de la littérature, disait-il encore, sont des crises morales de la bourgeoisie. Musset dans Rolla ne conçoit qu'une vie de noces. J'ai bien davantage à penser au travailleur et au pain quotidien.» Cette dernière phrase rend bien l'esprit de son œuvre. Ce qui n'était pour les réalistes qu'une curiosité, une réaction de mode autant qu'un mode de réaction, était pour lui une nécessité du cœur. «Oui, ajoute-t-il, je sens autant qu'il est possible les souffrances des plus humbles classes et mon âme est venue toute seule au bout de mon bras avec mon pain quotidien.» Il sent le peuple. Un jour, il disait à Valéry-Larbaud en le félicitant d'avoir si bien intégré son *Barnabooth* à lui-même : «C'est lui qui est vous». On pourrait lui dire en parlant du peuple qu'il l'a mis aussi en lui. Ce qui n'était pour les réalistes qu'une occasion de rechercher le pittoresque et souvent la vie sordide est devenu pour lui la découverte d'un élément de beauté. Il a révélé la délicatesse et la dignité des humbles, avec tout leur trésor de patience, de résignation, vaine sans doute, mais éclairée d'attentes et de rêves qui, si fragiles qu'ils soient, traduisent cependant une confiance obstinée dans la vie et l'humanité.

On ne trouve pas davantage, dans l'œuvre de Philippe, de ces romans d'une richesse sans mesure où les tableaux grouillent de détails, où les personnages pullulent comme dans une fourmière. Dès le début de sa vie d'écrivain, il élague, il stylise. Il ne montre ni des caractères, ni des individus, il assemble plutôt des visions fragmentaires. On verra longtemps le petit Charles retiré près du lit sur son tabouret pour souffrir, ou le jeune Blanchard debout devant le manège de chevaux de bois. A la vérité il montre des âmes, il illustre des âmes par touches successives, qui se réduisent à n'être que les éléments épars d'une seule âme, celle du peuple. Enfin, la langue qu'il emploie est en harmonie avec ce qu'il voit et dépeint, c'est-à-dire qu'elle est sans violence verbale, sans trivialité. Elle reste étonnamment pure et naturelle, et elle lui appartient, il l'a faite sienne. Il l'a moulée sur ses sentiments ; si à ses débuts, et notamment dans les *Quatre histoires de pauvre amour*, on est surpris de certains maniérismes aujourd'hui démodés, c'est

qu'ils étaient le résidu d'un symbolisme mourant qui ne laissa pas d'autres traces en lui. Mais, si particulière que lui soit la langue qu'il emploie, elle est sans fadeur comme sans affectation. Chez lui, tout sentiment se traduit par une couleur, une odeur ou un bruit, ou quelque profonde sensation physique. «Il est des choses, a-t-il dit, qui me font une douleur physique.» Il trouve et il agence les mots qui vont la rendre. Au retour d'une promenade le dimanche avec ses parents et sa sœur la bonne Madeleine, lorsque chacun quitte ses beaux habits, il nous dit : «Le jour part avec un frou-frou ; on dirait que le jour rentre chez lui pour quitter sa robe des dimanches.» Même sensation d'isolement et de grisaille dans ces mots : «Le dimanche soir passe avec un bruit de pas dans la rue et une couleur grise dans les maisons». Le temps lui est aussi sensible que l'espace. L'avenir «est un grand jour gris plein de vents froids : ils hurlent, se crispent, luttent contre les feuillages, luttent contre les nuées». Une mendiante entre-t-elle avec son enfant dans la maison, il la regarde longtemps et, lui dit-il dans sa pensée : «La pauvreté vous entourait le corps comme une grosse corde, et vous traînait ainsi qu'un maître traîne une bête pour la montrer aux portes des maisons». C'est lui peut-être qui a trouvé le premier ces comparaisons avec les choses familières, et qui, renversant les rôles, a ramené les choses de la nature aux objets de notre usage quotidien. La bonne Madelaine a des yeux «couleur de vieux meubles» ; et, un peu plus loin, dans le même récit, on lit : «L'herbe est presque bleue comme une blouse neuve».

On ne peut dire que cette langue soit affectée, elle diffère simplement de la langue employée avant lui, mais il l'intègre bien à lui, elle colle directement à ses mouvements et à ses pensées. On y voit rarement des mots tels que «comme si», ou «on eût dit», ou «cela ressemble», car ce qu'il éprouve n'est pas l'imitation d'une sensation, c'est la sensation même. Tout ce qu'il écrit, tous les décalages à l'intérieur des phrases, toutes les apostrophes, tous les arrêts pour introduire un large développement de la pensée proviennent d'un besoin profond de rendre ses réactions au plus près du naturel. Il sentait intensément, c'est pourquoi il nous dépasse parfois et va au delà de nos propres forces. Et s'il emploie souvent les «parce que» ou les «puisque», comme Ramuz le fera aussi plus tard, c'est qu'il se meut au milieu des humbles et des enfants, que leur simplicité s'étonne et qu'elle doit s'expliquer les choses ou que lui-même veut nous faire comprendre les simples. Il polit ses phrases, dit-il lui-même, «non pour qu'elles soient savantes, mais pour qu'elles soient émues». Émues en effet, et non pas seulement émouvantes : il a, d'un seul mot, exprimé la nuance.

Son œuvre entière exigera les mêmes moyens,

car elle exprime des thèmes qui sont proches les uns des autres, avec des nuances et des variantes selon l'heure de la vie et le milieu qu'il rencontre. *Bubu de Montparnasse*, *Croquignole*, les *Chroniques du Canard Sauvage* sont issus de ses fréquentations de la ville. Un souffle de révolte sociale les anime ou les traverse. *Le Père Perdrix* tient à la fois de la vie du village et de celle de la ville. Mais *la Mère et l'Enfant*, les contes de *Dans la petite ville*, *Charles Blanchard*, la plupart des *Contes du matin* s'inspirent de sa jeunesse de Cérilly. Mais qu'importent ces distinctions pour essayer de dégager le sens de son œuvre ?

Or, quand on relit ses lettres et ses ouvrages, on est frappé tout d'abord par une étonnante manifestation de vitalité, par l'amour passionné que ses personnages, comme lui-même, portent à la vie, à la joie de vivre. Cette joie est un don naturel que chacun de nous apporte en naissant. Dans l'une des versions de son *Charles Blanchard* ne dit-il pas que, comme l'enfant « avait reçu la vie, il la voulait vivre tout entière et s'essayait déjà parfois à s'échapper des mains de sa mère, pour aller se mêler à tout ce qu'il voyait dans le monde. » Le monde est merveilleux, il semble facile, la vie paraît belle et bonne au premier spectacle qu'on en reçoit, avec son soleil, son ciel, son ombre, les oiseaux et les arbres. Ecoutez cet appel du matin : « Le soleil, comme Dieu, régnait en plein milieu du monde, et du haut de sa demeure penchant sa face sur la terre, lui distribuait à flots de grands sentiments de joie. Il était là. Une lumière tendre coulait sur les choses qui, immobiles et pleines de plaisir, la recevaient sur toutes leurs faces. » N'est-ce pas l'appel au bonheur ? Mais on n'en est pas sûr, ce n'est sans doute qu'une illusion, car, écrit-il, « on croirait que le monde a été créé pour que les enfants s'en puissent réjouir », phrase qui renferme aussitôt un doute et peut-être davantage. Car, voici que dans sa petite maison isolée, écartée de l'amitié des autres, dans sa petite maison difforme où, dès que l'on ouvrait la porte, « on entrait dans la chambre comme on entre dans l'âme d'un vieillard », les murs rugueux n'avaient qu'une fenêtre basse ; et le bonheur du monde n'y entrait pas. Alors, se fait entendre une note de sarcasme qui porte la marque du dernier Charles-Louis Philippe qui a lu Nietzsche, et qui, au lieu de gémir ou de se révolter en vain, affronte ironiquement les maîtres : « Peut-être, écrit-il, faut-il louer ceux qui ont fait construire les maisons des pauvres d'avoir compris que la lumière ne leur servirait qu'à voir clairement leur pauvreté. »

Cependant les pauvres de Charles-Louis Philippe ne perdent pas leur croyance au bonheur de la vie. Ils ne sont pas autant qu'on l'a dit des résignés. Ils ne sont tout d'abord ni soumis, ni passifs ; il leur faut longtemps pour devenir des résignés. Ils apparaissent généralement comme des obstinés, souvent déçus, souvent

trompés, mais gardant une confiance inaltérée dans la vie, une confiance qui défie la patience. Nous avons déjà vu la mère et son enfant s'en aller plusieurs fois chez le médecin avec la même espérance, nous les avons revus faire à plusieurs reprises le chemin qui conduit à la demeure du châtelain et en revenir rayonnants d'un espoir qu'aucune déception n'entame. Dans son livre *la bonne Madeleine et la pauvre Marie*, nous



Ch.-L. Philippe, Michel Yell et Charles Chanvin

voyons une jeune couturière infirme et laide qui marche par saccades « avec son corps secoué, son parapluie jaune et ses yeux attachés aux rues », rêvant avec une douce obstination d'un impossible amour. Son rêve n'est plus qu'un lambeau de rêve qu'elle le serre davantage encore pour s'y réchauffer. « On voit ainsi le pauvre habitant d'une petite chambre s'approcher bien près de son feu qui s'éteint pour ne pas sentir le vent d'hiver souffler vers la porte. » Les humbles de Philippe luttent, ils n'acceptent pas d'emblée leur destinée, ils voient le jour trop beau pour être sevrés de sa beauté, mais si on les croit résignés, c'est parce qu'ils s'enveloppent dans un silence émouvant et que c'est depuis longtemps leur manière de s'opposer, las et à bout de force, à l'adversité.

Car vient un jour où la souffrance les a usés. Ils ont trop longtemps attendu. Ils apparaissent donc résignés parce que leur rêve s'est éteint sous le poids de l'infortune. Ils se traînent comme des vieillards que la vie a décharnés et vaincus. A force

de tendre leurs bras vers le bonheur, à force de luttes vaines, leur courage tombe avec leurs bras, et ils renoncent, ils se rendent au destin : « *Nous restons penchés sur nos besognes et nous acceptons les lois naturelles : le travail, les maux, la richesse. Nous disons simplement : nous n'avons pas de chance. Et c'est la formule dernière de nos cerveaux grâce à laquelle nous pourrions vivre dans le malheur éternel* ». Le bonheur leur apparaît alors, mais alors seulement, comme une chose inaccessible et à laquelle ils ne songent plus, à laquelle ils n'osent plus songer, à laquelle ils redoutent de songer. Serait-il à portée d'eux qu'ils craindraient d'y toucher, de peur de le voir s'évanouir entre leurs mains : « *Je ne peux pas ne pas me retenir devant le bonheur* », écrit Charles-Louis Philippe. La confiance est morte. Ce sont maintenant des inadaptés. La souffrance les a fait rentrer dans leur misère. Le petit Charles Blanchard ouvre des yeux émerveillés devant l'étincelant manège de chevaux de bois, mais il ne songe pas un instant qu'il pourrait y monter. Sans doute Philippe nous présente-t-il une autre version de la scène, qui montre l'enfant courant vers sa mère lui demander un sou, mais tout permet de croire que c'est la première version qu'il eût définitivement adoptée. L'enfant, dans sa candeur, va jusqu'à s'écarter doucement pour laisser passer ceux qui n'ont qu'un bond à faire pour jouir de la fête, et ce geste de repli docile il le fait sans y penser, ce n'est même plus une geste de silencieuse acceptation, c'est un geste que la lassitude, l'habitude ont rendu naturel. C'est l'attitude passive des pauvres d'autrefois qui, écrit Philippe, « *ignoraient qu'ils fussent autre chose que des pauvres* ».

Ils sont parvenus à l'état de parias, de réprouvés. Et il est venu un temps où Philippe a confondu dans une même sympathie les pauvres qui sont chassés de la vie, avec les dévoyés qui sont exclus de la société. Bubu est un dévoyé, mais c'est la société qui est cause de sa déchéance. Les principes qu'il a gardés d'un autre temps, il les met au service d'une mauvaise cause, mais ce sont toujours des principes. C'est un irresponsable, mais ce n'est pas un innocent. « *L'innocence*, écrit Giraudoux qui fut lui aussi quelques années le jeune voisin de Philippe, puisqu'il habita à Cérilly une demeure contiguë à la sienne, *l'innocence ne comporte ni le regret ni la dispute. L'innocent endosse toutes les responsabilités.* » Il se peut que Giraudoux ait conduit un peu loin son raisonnement ; peut-être apparaît-il plus exact de penser que les innocents admettent sans essayer de comprendre. Ils ne disent pas : c'est notre faute, ils disent : c'est notre sort. Ils ont gardé cette simplicité qui ignore les combinaisons du mal. Ils ont des réserves de naïveté qui les maintiennent dans leur résignation. Ils aiment les romances sentimentales qui les apitoient sur le malheur.

Ils sont le peuple des villages écartés dans la solitude et le silence des campagnes et qui n'a pas encore frémi à l'écho des révoltes. C'est à la ville que, transplantés, ils prennent conscience d'avoir été dupes, d'être les jouets de la société. C'est un personnage de la ville que ce Bubu qui, d'exploité, devient à son tour exploiteur. Croquignole est aussi un homme des villes qui s'évade de sa classe et qui y réussit, mais pour sombrer aussitôt dans la mort. Pourtant, afin de comprendre que Philippe ait pu, à un certain moment de sa vie, exprimer une certaine sympathie pour les dévoyés, sans qu'il ait cependant jamais admis leur comportement, qui est tout juste le contraire de celui de ses humbles, puisque Bubu fait retomber le mal sur des innocents, il faut, dis-je, ne pas cesser de se rappeler la période d'anarchisme qu'il a traversée. Car il a vécu en un temps où l'anarchisme était de mode, où même des gens comme Léon-Paul Fargue et Valéry-Larbaud, amis de Philippe, aimaient fréquenter les quartiers excentriques et les bistrots du canal Saint-Martin. Ils l'avouent eux-mêmes quelque part, dans un dialogue qui sert de préface aux *Poèmes* d'Henry Levet : « *En même temps qu'affamés d'élégance d'esprit*, écrivent-ils, *nous étions tourmentés d'un certain esthétisme anarchique à la Paul Adam ;... nous lisions des revues comme la Revue libertaire et les Temps Nouveaux...* » Seulement, l'attitude de Charles-Louis Philippe n'était pas une attitude esthétique. Ses lettres à ses intimes en font foi. Mais ce ne fut pas non plus une attitude définitive, ce fut un défi, ce fut une crise de dégoût quand l'esprit, las de tout, se porte à toute extrémité. Cependant Benjamin Crémieux n'a pas tort lorsqu'il écrit que si Philippe avait vécu il n'aurait pas réuni en volume ses *Chroniques du Canard Sauvage* qui, dans son œuvre, représentent le plus fidèlement son temporel anarchisme.

La crise surmontée, il revient en effet à ses pauvres, à son peuple des villages qui se relèvent par les profondes qualités qu'ils portent en eux, par la volonté, la dignité, l'idée de ne devoir leur salut qu'à eux-mêmes. Leurs efforts peuvent paraître bien fragiles en face de l'immense tâche de résurrection générale des pauvres, peut-être nous semblent-ils traduire une abdication devant les forces qui les oppriment, mais ils ont pris le parti de tourner ces forces, de les ignorer et de se sauver par la fierté, par l'indifférence à ces forces, par la découverte joyeuse du travail et l'indépendance que donne le travail. Quand le petit Charles Blanchard arrive à douze ans dans la maison de son oncle sabotier, il reste longtemps muet et désorienté ; il est encore abruti sous l'effet d'une enfance repliée sur elle-même, et le bonheur de son nouveau foyer lui fait peur. Il craint quelque chose, il fait docilement la tâche qui lui est commandée, mais sans élan, sans

amour. Puis, au fur et à mesure qu'il retrouve la confiance, qu'ils sent qu'on ne lui veut aucun mal, il prend de l'assurance, le soir, en secret, il récapitule avec fierté le nombre de sabots qu'il a peints ou râpés, puis il ouvre la bouche, il se met à parler, mais cela n'est rien encore auprès du miracle qui va éclairer soudainement toute la maison, quand, de lui-même, avec sa spontanéité d'enfant reconquise, il offre ses mains à son

la place à un profond sentiment de fierté qui, dans la dédaigneuse ignorance des riches, ne veut devoir son salut qu'à soi.

Est-ce là toute l'œuvre de Philippe ? N'a-t-il montré qu'un peuple bon, digne, patient, attendri sur lui-même, qui souffre et qui peine ? Lui-même n'était-il que l'homme qui aime la souffrance parce qu'elle affine l'âme, qu'elle aide à comprendre et qu'elle lui donne ce glissement du

prendre, pour goûter, pour aimer toutes les choses de la terre, Charles Blanchard  
l'enfant sentant au autre Charles Blanchard qui, assablé par l'ombre n'y pouvait veire  
et tendant au dehors un monde de sentiments si beaux qu'il eût fallu les ignorer pour n'en  
pas avoir pitié. Il s'efforçait à l'oublier, il l'ensevelissait sous le poids de ses plus lourdes  
pensées, il savait bettere quand il s'agissait de cela, il le noyait d'un tel flot d'incertitude  
que son frère heureux, le petit Charles Blanchard si doux qu'il portait en lui retomba si  
bonnement comme on retombe sur sa couche, et tout est fini. Ce fut comme s'il avait  
un mort dans sa maison Il le pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues, on  
ne sait pas ce qu'il en versa, elles se suivaient comme les souvenirs, comme les pensées  
se suivent, il n'en était jamais à la dernière. Il pleura longtemps, et quand, vers le soir,  
sagement il partit, il se prit encore à pleurer sur la route.

la dernière, il y avait la beauté, miséricorde, il avait le mouvement, le <sup>musique</sup> ~~la dernière~~  
l'homme ~~entraînait les couleurs dans son mouvement si beau~~  
~~il le aimait, il le connaissait, il lui semblait que pas un ses manques d'appel~~  
il le regardait, ~~avec tristesse~~ <sup>avec tristesse</sup> ~~il pleurait mieux encore, il les acceptait.~~ <sup>le mariage des deux</sup>  
quatre rangées de trois chevaux. Aux du dernier rang étaient plus petits que ceux du premier,  
ils ne leur prêtait pas une grande attention.  
Ils. Ils étaient. ils en bois, mais <sup>ce n'était pas ainsi qu'il fallait les voir.</sup> ~~ils étaient en bois, mais ils avaient une certaine qui feraient les impressions.~~ ?

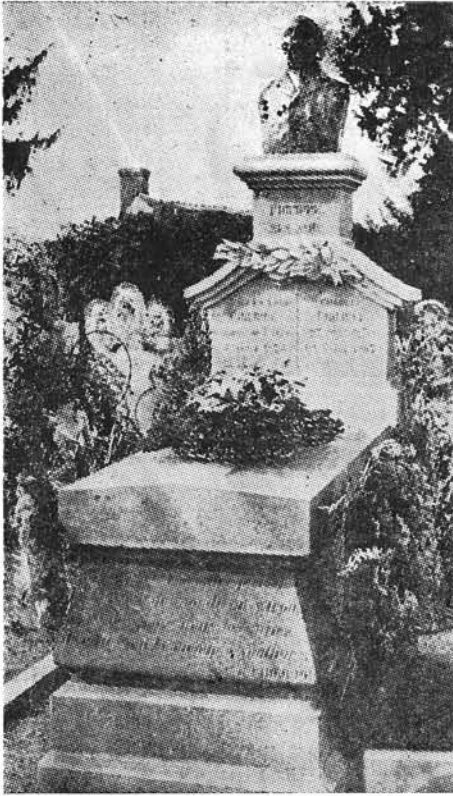
Fac-simile d'écriture de Charles-Louis Philippe, manuscrit définitif et brouillon.

oncle en lui disant : « Mon oncle, voulez-vous que l'essai de fendre votre bois ? » Le travail l'a sauvé, l'amour du travail l'a arraché à sa prostration ; certes, ce ne peut être tout, mais le travail, c'est déjà le refuge, c'est au moins une de joies de la vie dont on ne saurait le frustrer.

Ainsi, l'œuvre de Charles-Louis Philippe semble avoir évolué de la manière suivante. Elle exprime d'abord le profond désir de vie des humbles, leur confiance, leurs espoirs dans la vie ; puis leur acceptation du destin, de ce qu'ils appellent la loi naturelle. Mais, à force de lassitude et d'espoirs trompés, prenant conscience de leur rang social, ils s'indignent et se révoltent. Et, soudain, nous voyons cet esprit de révolte céder

cœur qu'il recherche comme un bonheur ? Il se dit si souvent heureux quand il est triste, il avoue si souvent son goût — c'est lui qui parle — du « plaisir larmoyant et mélancolique »... « pour moi le plus grand des plaisirs », il se plaît tant à se laisser bercer dans le frisson des feuilles d'automne à Cérilly, ou au milieu des arbres de l'île Saint-Louis, qu'on pourrait croire en effet qu'il était dans son temps une sorte de romantique attardé. Or il aimait rire aussi, car le rire est un don de la nature. Mais il aimait rire et plaisanter avec cette bonne et naturelle malice des gens du peuple, avec ce goût de la farce qui depuis des siècles est dans la tradition populaire de notre pays. Aucune lecture de Philippe ne serait complète si on en écartait les *Contes du matin* ou ceux qu'il a réunis sous le titre de *Dans la petite ville*, des contes qui

ne sont pas toujours composés en vue du trait final, mais qui restent de petites tranches de vie humaine. La naïveté et la malice, c'est-à-dire la farce sans mauvais calcul, imprègnent des récits



Tombeau de Ch.-Louis Philippe au cimetière de Cérilly.

tels que *la Jambe de Tiennette*, ou *le Chat dans le beurre*, ou *le plus grand Pêcheur* et tant d'autres. Parfois, il fait entendre une note plus réaliste, car il connaît bien ses paysans, il en connaît beaucoup qui ont perdu, avec l'appât des pièces d'argent, leur pureté première. Ne dirait-on pas, par exemple, en lisant *le Testament*, que Roger Martin du Gard y a puisé l'ébauche de son *Testament du père Leleu*? A la vérité, dans ces contes, on retrouve Philippe tout entier, et les tableaux qu'il donne des paysans peuvent paraître quelquefois plus réels que l'image stylisée de ses romans. Réelle? il faut s'entendre. Mais, si ce qu'on appelle le réel n'est que l'épisode, que l'exception? Si le réel n'est qu'une vue pittoresque ou superficielle des choses? Si ce n'est que l'extérieur des choses? Mais ce qui se cache, et qu'il faut aimer pour que cela vous soit livré, ce qui se cache dans les profondeurs du cœur et qui est permanent, c'est cela que Philippe a voulu découvrir et qu'il a découvert.

Il est mort trop tôt pour avoir pu donner sa pleine mesure. A trente-cinq ans, il s'éteignait à la clinique d'un autre de ses amis, le Docteur Elie Faure, grand personnage presque oublié lui aussi et qui communiait en pensée avec les idées et les espoirs de Philippe.

Philippe repose aujourd'hui au cimetière de Cérilly. De la route, par-dessus le mur, on aperçoit son buste qui fut sculpté par Bourdelle. Sur le socle de ce buste, on lit cette pensée extraite de l'histoire de *la pauvre Marie* qui traduit à la fois sa pensée et l'âme des humbles dont il a, le premier peut-être dans notre littérature, révélé l'émouvante et tragique beauté : « *Les grosses âmes peuvent parcourir le monde en y trouvant des joies, mais les âmes délicates ont beaucoup à souffrir* ».

FRANÇOIS TALVA.

# Introduction à l'Étude des Tissus musulmans

Conférence de

**M. Étienne Combe**

Chargé de Cours à l'Université Farouk 1er

Donnée au siège du Groupement des Amitiés Françaises d'Alexandrie, le 13 décembre 1947

Mesdames,  
Messieurs,

Vous êtes invités à admirer une exposition d'art musulman, et, pour vous aider à la mieux apprécier, je vous situerai dans l'histoire tout d'abord les documents qui la composent.

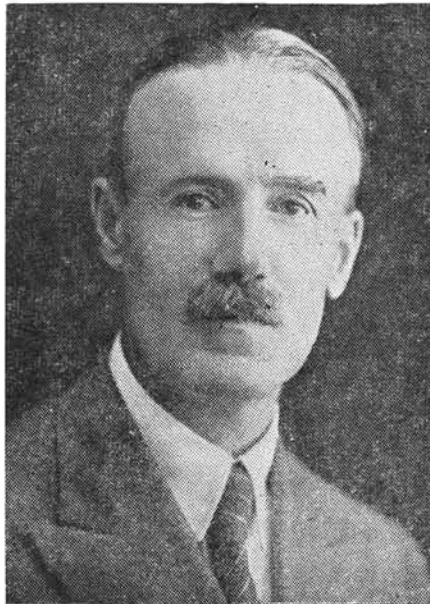
Je m'excuse, à cet égard, auprès de ceux qui m'ont déjà entendu au *Cercle suisse* l'an passé car, je le crains, ils n'apprendront pas grand-chose de nouveau aujourd'hui. On est quelquefois obligé de se répéter, parce qu'il est difficile de se renouveler.

Voici, brièvement rappelées, les différentes dates de l'histoire égyptienne.

Conquête de l'Égypte, par les Arabes sous le commandement d'Amr Ibn El-As, de 639 à 641. Le siège du gouvernement est établi à Fostât, la cité qui remplace peu à peu le campement de tentes (fostât) dressé près de la vieille capitale byzantine au Caire.

De 641 à 658, administration de l'Égypte par les gouverneurs envoyés par les premiers khalifes, dits khalifes orthodoxes.

De 658 à 750, quatorze khalifes Omeyyades siégeant à Damas envoient des gouverneurs en Égypte. Le dernier khalife de cette dynastie, Merwân, est poursuivi en Égypte



M. ÉTIENNE COMBE

et, battu par ses adversaires, il y meurt en 750.

En 750, établissement de la dynastie des Abbâsides. Ces khalifes se maintiennent au pouvoir jusqu'à la prise de Bagdâd par les Mongols, mais en Égypte et des années 750 à 868 seulement, — durant lesquelles les gouverneurs abbâsides dirigent les affaires égyptiennes, — car nous verrons se succéder par la suite des dynasties indépendantes.

Le fait historique le plus important de cette période d'avant 868, et il est capital

car il s'étendra sur plusieurs siècles, c'est, naturellement, l'islamisation et surtout l'arabisation du pays. Ces deux phénomènes ne sont pas identiques, puisque des Égyptiens qui étaient restés chrétiens commencent eux aussi à adopter la langue des conquérants, et, vers le Xème siècle par exemple, le clergé copte devra écrire en arabe s'il veut être compris.

Le bilinguisme grec et arabe, que l'on note dans les papyrus, durera jusqu'au début du IIème siècle de l'Hégire (VIIIème siècle A.D.) ; ensuite, il disparaîtra complètement.

Cette arabisation aura donc, comme vous

pouvez bien vous en douter, une importance considérable pour l'histoire de l'art et, particulièrement, pour les produits de l'industrie locale.

Ensuite, de 868 à 905, règne une dynastie Toulounide de quatre souverains. C'est la première dynastie de gouverneurs qui se rendra indépendante des khalifes de Bagdad, et c'est alors que commence l'histoire particulière de l'Égypte islamique.

Le centre de la vie se déplace de Fostât autour de la fameuse mosquée d'Ibn Touloun, que beaucoup d'entre vous connaissent certainement. Ahmed Ibn Touloun, le fondateur de la dynastie, est un protecteur zélé des sciences et des arts ; son fils, de même, portait un grand intérêt à la musique, à la peinture et à la sculpture. A cette époque, un certain besoin de luxe contribue au développement des arts et des métiers locaux.

De 905 à 935, période trouble : de nouveaux gouverneurs abbâsides dirigent les affaires du pays.

Puis, de 935 à 969, se succèdent cinq dynasties Ikhshidides, princes dépendants du khalife. C'est alors que commencera la lutte des Fâtimides, venus de l'Afrique du Nord, contre les Abbâsides de Bagdad, pour la domination de l'Égypte et, surtout, de la Syrie.

Le 7 juillet 969, le général Djawhar prend Fostât et pose les fondations de la nouvelle ville *Al-Qâhira*, celle que nous appelons Le Caire. Toutes relations officielles sont désormais rompues entre l'Égypte et Bagdad.

De 969 à 1171, nous comptons onze khalifes de la dynastie des Fâtimides. Cette époque est particulièrement florissante. On y remarque la décoration splendide des mosquées, les objets d'art que vous pouvez voir aujourd'hui dans les musées et, également, des tissus.

Puis nous passons rapidement de 1171 à 1250, c'est l'ère de la dynastie des Ayoubides, dont le fondateur est le grand Saladin, que vous connaissez tous de nom.

Enfin, de 1250 à 1517, nous abordons l'époque des sultans mamlouks, qui se clôture à la conquête de l'Égypte par le sultan ottoman Sélim. Dès lors, l'Égypte n'est plus qu'une simple province de l'Empire ottoman.

\*\*\*

Pendant toute cette période purement islamique de l'Égypte indépendante, soit depuis Ibn-Touloun, au milieu du IX<sup>ème</sup> siècle, de nombreux monuments, dont plusieurs peuvent encore être admirés au Caire, furent élevés en Égypte. Ce sont des monuments officiels. Mais que nous reste-t-il de l'industrie locale, des métiers ? Le travail sur bois, sur plâtre et les textiles sont les objets les plus connus de l'industrie de cette première époque, et, pour les périodes suivantes, il faudrait y ajouter les cuivres ouvragés et le verre.

Mais une de ces industries avait le plus d'importance en Égypte, et c'était précisément l'industrie du tissage, celle qui nous intéresse particulièrement ici. Pendant des siècles, de nombreux ateliers de tissage avaient travaillé en Égypte, et continuèrent à le faire à l'époque musulmane.

Les tissages de la première époque musulmane, en particulier des époques toulounide et fâtimide, provenaient surtout d'ateliers existant dans certaines localités connues comme centres de population chrétienne. Dans le Delta, à Damiette par exemple, et ses environs ; dans des villes qui ont depuis disparu, comme Touna, Tinnîs, Chata ; au Fayoum, puis en Haute-Égypte, à Assiout, Akhmîm ou Bahnasa.

On y tissait surtout la laine, le lin et la soie. Quant aux cotonnades, elles furent toujours et pendant très longtemps importées des Indes avant d'être manufacturées sur place, puis tissées ou brodées d'inscriptions ou de motifs décoratifs dans les ateliers du Moyen-Orient et, par conséquent, d'Égypte.

Que nous apprennent les tissus musulmans qui se trouvent dans les collections d'État ou de particuliers, comme celles que vous voyez ici ? Je voudrais, à cet égard, vous dire deux mots sur l'art musulman.

En résumé, la question se pose de la manière suivante : le problème des origines de l'art musulman, et non pas de l'art arabe (cette terminologie étant écartée par les archéologues depuis bien des années parce qu'elle ne veut rien dire), a été beaucoup élargi. En effet, après la conquête de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie, les nouveaux conquérants ont naturellement subi l'influence des pays où ils se sont



établis. Les éléments du décor, en particulier, doivent être cherchés dans les traditions locales et ensuite, non seulement à Byzance, mais en Asie Mineure, dans l'art hellénistique même, en Mésopotamie et en Perse. Il n'y a pas de solution de continuité réelle et tranchée dans la main-d'œuvre locale ; on le voit en observant les objets manufacturés et leurs diverses formes. L'art

Dans cette résultante, deux faits doivent être relevés.

Notons en premier lieu que dès que l'art musulman se fut vraiment développé — au XI<sup>ème</sup> siècle notamment, les pays musulmans étant alors en pleine prospérité — le décor est l'application de formules où les éléments orientaux s'allient aux éléments classiques ou locaux pour former, même si



Tissu du Fayoum, VIII<sup>ème</sup>-IX<sup>ème</sup> siècle.

copte lui-même, qui a subi l'influence de l'art byzantin, est nourri aussi de traditions locales égyptiennes.

Il est donc naturel que l'on trouve en Egypte, dans les premières manifestations de l'art musulman, des traces évidentes de ces traditions locales, aussi bien dans la technique que dans le style et la décoration. Mais l'art musulman, qui comprend à côté des éléments byzantins beaucoup d'autres, — des éléments persans par exemple, — a su fondre ces emprunts dans des créations originales. Les composantes en sont diverses, disparates, mais la résultante est musulmane.

les figures manquent, une décoration nouvelle essentiellement tapissante, suivant un principe qui est commun à toutes les écoles, à tous les produits de cet art alors émancipé. Car, vous pouvez le noter sur une série de ces tissus, ce parti pris tapissant, et indéfiniment extensible si je puis dire, domine partout.

Nous devons noter, en second lieu, l'élément épigraphique. Vous savez qu'il n'y a presque pas un seul objet d'art musulman qui ne porte au moins une inscription : quelques lettres ou quelques mots. Ce sont quelquefois des semblants de caractères,

des lettres déformées ; mais, enfin, c'est toujours un décor épigraphique.

Je n'ai pas à entrer ici dans les détails techniques de l'épigraphie, mais vous aurez pu constater qu'il existe des différences très marquées dans ces caractères. Quelquefois, j'entends des personnes me dire : «Oui, au début, il y a ce que vous appelez le coufique, cette écriture raide et carrée». Pas nécessairement, parce que la forme et le style des caractères d'une écriture ne sont pas fonction du temps et du milieu, mais de la nature des matériaux employés et des procédés techniques en usage. Si l'on a employé le caractère arrondi et cursif depuis le début de l'Islam, dans les papyrus par exemple, c'était par nécessité pratique, car il était plus facile d'écrire en arrondi avec une plume. Mais si vous voulez tracer un caractère dans une pierre, dans du bois, il faut alors user d'un marteau et d'un ciseau ; les caractères ronds sont alors plus difficiles à exécuter. Malgré cela, on retrouve ce caractère trapu, épais, même sur les tissus où, pour des raisons techniques, le matériel employé ne nécessitait nullement la chose. Vous voyez, par conséquent, que les théories sont parfois peu sûres et demandent à être révisées.

Toutefois, ce qu'il est important de relever est le fait que les Arabes ont été gagnés à la civilisation des pays conquis, et, comme beaucoup d'autres peuples, dès qu'ils commencèrent à créer un art original, ils stylisèrent leur écriture et le caractère angulaire. Le plus curieux est que c'est ce caractère stylisé qui l'emporta, parce que, comme le disait mon ami Max Van Berchem, le monument dominait le livre. L'on bâtit bien des monuments, mais l'on écrivait peu. Le coufique a régné dans les Corans, dans les inscriptions, mais, peu à peu, c'est l'arrondi qui le remplace. Mais même alors, dans les inscriptions, la victoire de l'arrondi n'est pas tout à fait complète parce que, pendant très longtemps, on retrouvera ces caractères épais et trapus dans la décoration de l'architecture ou de l'œuvre d'art. Cette écriture coufique sera très curieuse, elle deviendra une sorte de décor flamboyant. Ceci est valable pour l'art en général.

Mais qu'en est-il des tissus ? Vous avez

ici des laines, des tapisseries, des broderies, des cotonnades, des soies et des pièces tissées ainsi que quelques imprimés ; comment s'y prendre pour les classer ?

En art musulman, l'on ne peut pas parler d'artisans ou d'écoles. On a bien quelques signatures d'artisans sur des monuments, comme certaines mosquées, ou sur des objets d'art. Des faïenciers ont signé quelques pièces de céramiques ou des mosaïques ; des graveurs ont inscrit leurs noms sur des objets de cuivre ou de bronze ; on a quelques noms de potiers sur des plats et des bols en terre cuite, ou de menuisiers sur des chaires, des coffres ou des portes ; de marbriers, sur des pierres tombales ; de peintres, sur des miniatures ; de verriers et, enfin, quelques rares noms sur quelques tissus de velours ou des tapis du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais cela ne nous suffit pas pour faire une histoire de ces arts, comme on peut le faire en Europe. On sait très peu de leur technique, de leur organisation en corps de métiers, des règlements qui les régissaient. On distingue, assez nettement bien entendu, des écoles de peinture en Perse ou aux Indes. On connaît des écoles de graveurs sur métal, comme l'école de Mossoul au XIII<sup>e</sup> siècle, ou quelques familles de potiers ; mais on ne peut pas en dire autant pour l'industrie du tissage. On sent parfois, à première vue, qu'un tissu vient de Bagdad, par exemple, mais souvent, sans un texte décisif, on ne peut l'assurer en toute certitude.

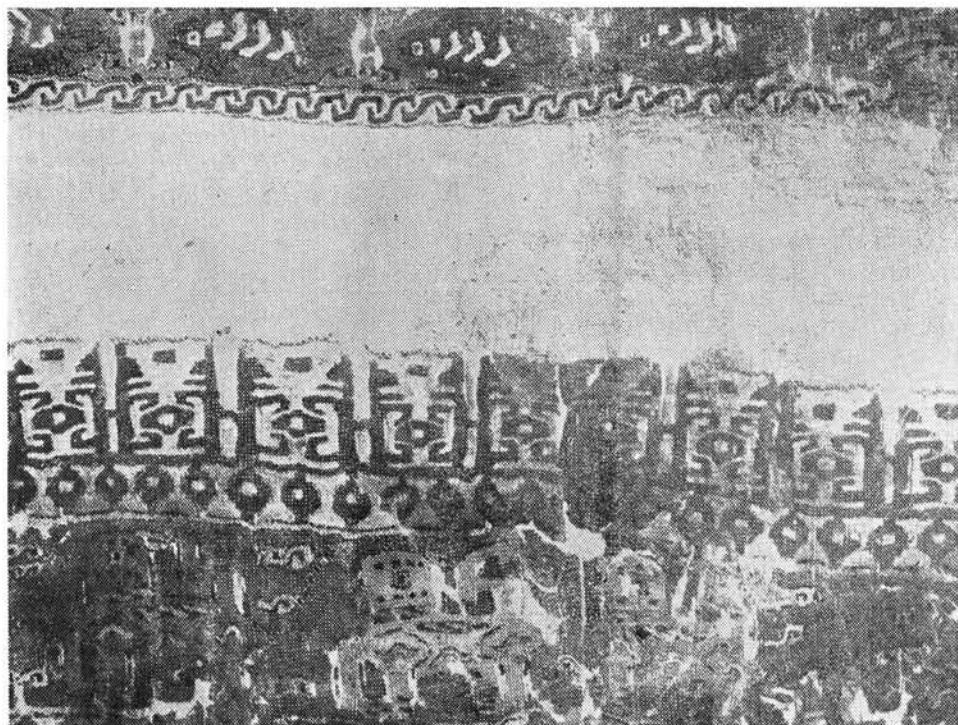
Mais alors, me diriez-vous, comment avez-vous pu aplanir les premières difficultés rencontrées dans ce travail de classement ?

Il y a quelque trente ou quarante ans, on n'avait que des textes littéraires, renseignements d'historiens et de géographes orientaux ou de voyageurs, qui attestaient du nombre et de l'activité des centres de tissage. Ces textes ne nous donnent que des noms de villes qui semblent promettre beaucoup, mais qui, en fait, ne signifient que peu de chose parce que beaucoup de termes techniques employés — quand ils les donnent — sont incompréhensibles ou très peu compréhensibles pour nous. On ne peut pas donner à cette documentation littéraire écrite une interprétation spé-

cifique. Les expressions employées pour désigner les genres de tissus ne sont pas claires même aujourd'hui, et, de plus, si un texte précis manque, peut-on toujours dire avec certitude qu'un tissu est, par exemple, persan, ou sicilien, ou égyptien? Souvent, en effet, la découverte d'un tissu dans une fouille n'a pas été faite sous le contrôle précis d'un archéologue qui aura noté la nature

Si la documentation littéraire n'est pas claire, si la provenance n'est pas toujours sûre, comment procéder ensuite?

Il faut rechercher, si possible et tout d'abord, l'identité de technique avec des types bien établis et sûrs; si le détail de ces types — je dirais le diagnostic — est suffisant pour marquer un groupe bien défini. Ces études techniques, très difficiles



Soie fâtimide, XIème-XIIème siècle.

du site, les différentes couches du terrain, comment on a fait la trouvaille... Partant, tel document est donné comme provenant sûrement, mettons d'Akhmîm, en Haute-Egypte. On le croit par tous les documents postérieurs qui paraissent lui ressembler et qui sont rattachés à ce site, et, ainsi, on commet de belles erreurs, car de telles conclusions sont erronées.

Enfin, tout document de provenance sûre n'est pas toujours nécessairement égyptien parce qu'il a été trouvé en Egypte, car vous savez très bien que des matériaux sont souvent complètement étrangers au pays, que d'autres ont été importés et que des motifs de décoration sont copiés.

à faire, ont précisé certaines questions d'importance. Ainsi on a un apport massif de cotonnades conservées dans les sables de l'Egypte. On a pu, par leur étude, se rendre compte en partie que l'Orient méditerranéen n'a pas su teindre les fibres végétales et que l'Inde, au moins dès le premier siècle de notre ère, a été le fournisseur universel de coton et de cotonnades teintes. Je vous dirai incidemment que, n'étant pas des spécialistes tisserands et n'ayant pas non plus examiné ces tissus au microscope, mes amis et moi-même avons défini ces tissus comme étant du lin au lieu de cotonnades.

Une fois l'identité de technique découvrer-

te, il faut rechercher l'identité de style avec des textiles dont l'attribution à un pays ou à une date est absolument assurée. Cela nous est devenu plus facile aujourd'hui. Pensez donc qu'autrefois on n'avait que trois ou quatre tissus. Par contre, d'après une statistique de 1935, on connaissait à cette date environ mille cent quinze tissus qu'on pouvait classer par séries chronologiques ou par dynasties. Sur ce chiffre, mille soixante-dix de ces pièces étaient égyptiennes. Avec une telle série de documents, on peut évidemment commencer à travailler.

Il faut noter ensuite les similitudes constitutionnelles et non pas seulement accidentelles. Donc, marquer les points de comparaison avec d'autres œuvres d'art dans des détails significatifs de l'ornementation, de l'esthétique. On est ainsi arrivé, par exemple, à établir à peu près une évolution du décor. Aujourd'hui, tout ceci est devenu beaucoup plus clair ; on suit petit à petit les débuts, l'élargissement, la multiplication de ces bandes décorées, qui mènent à cet aspect un peu compact des tissus du XII<sup>ème</sup> siècle.

On procède, en dernier lieu, à la documentation par l'inscription tissée ou brodée dans l'étoffe, et ce que j'appellerais inscription en figures, blasons, comme il y en a quelques-uns ici.

Mais, dans la lecture des inscriptions, on éprouve aussi de grandes difficultés. Il y a des tissus qu'il faut regarder dix ou quinze fois avant de pouvoir les déchiffrer. On ne peut pas non plus se baser uniquement sur la calligraphie, sur l'épigraphie que vous avez sur les tissus, parce que l'autopsie, si je puis dire, des différentes calligraphies sur les textiles n'a pas encore été poussée à fond. De plus, ces écritures présentent une très grande variété. On peut distinguer souvent des calligraphies, des caractères qui sont spécifiques de quelque grande période, de quelque grande dynastie, mais ce n'est pas la règle. On ne peut pas non plus, ce qui serait très important, les rattacher aux divers ateliers, puisque ces tissus sont trop souvent fragmentaires.

De toute façon, ces divers éléments — la technique, d'abord, le style ensuite, puis le décor — sont, comme on les appelle, les indices archéologiques qui nous guident

dans notre recherche, et que nous avons cherché à appliquer dans le classement de notre exposition.

Dans les inscriptions, nous relevons des formules religieuses, naturellement, puis des vœux au possesseur du tissu. Quand le texte en est complet, il présente un intérêt historique de grande valeur, car voici ce que l'on y déchiffre :

- 1) Une formule religieuse : « Au nom d'Allah... », avec certaines variantes
- 2) Une bénédiction ou une eulogie précédant le nom du souverain, et une autre le suivant
- 3) Le nom du vizir chargé du bureau des finances ou de l'atelier, — le *tirâz*, — ou bien celui d'un fonctionnaire chargé de la surveillance de cet atelier
- 4) La mention du nom de cet atelier : Bagdâd, Baalbeck, Damas, Masr, Damiette, Alexandrie. Indication d'importance primordiale, puisqu'elle permet de situer exactement la provenance du tissu.
- 5) La date de la confection de ce tissu, et à la fin, mais rarement, un autre nom. Est-ce celui de l'artisan ? Peut-être, mais cela n'est pas sûr.

Ces tissus étaient donc tissés et brodés dans un atelier dénommé *tirâz*. Mais ce *tirâz* avait ceci de particulier que c'était un atelier réservé au souverain : le *tirâz* royal. L'on discute encore pour savoir si le *tirâz* « *khassa* » (privé) est différent du *tirâz* « *amma* » (public), soit si l'un était réservé uniquement à la fabrication des tissus pour le souverain, et si l'autre appartenait à des particuliers ; et la question n'est pas encore tranchée. Mais le fait important à retenir est qu'il y avait des ateliers appartenant à la Cour, et où l'on tissait des étoffes à l'usage du souverain et des fonctionnaires ou personnalités qu'il voulait honorer de ses dons : un tel atelier était le *Dâr al-tirâz*, la « maison du tissage ».

\* \* \*

Je conclurai par quelques mots sur les tissus exposés ici pour votre admiration. Ces tissus sont de différents genres, de diverses époques aussi. Certains remontent

aux premières années de l'époque musulmane, et ils s'échelonnent jusqu'au XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècle. Les plus anciens, tous musulmans, mais nettement d'inspiration copte, proviennent en grande partie du Fayoum. Ces tentures aux couleurs vives rappellent souvent des figures ou des animaux de l'imagerie populaire. Les inscriptions arabes sont souvent mal formées, les caractères sont difficilement lisibles. Sur d'autres documents de même provenance, les inscriptions rappellent des types épigraphiques connus.

Certains tissus fâtimides du XII<sup>ème</sup> siècle, par exemple, tous richement colorés, représentent un décor floral et animal étrange. Il y a aussi quelques tissus Sassanides, dynastie iranienne qui a régné de 225 à 650, date de la victoire des armées arabes dans leur conquête de la Mésopotamie. Les monuments architecturaux de cette dynastie subsistent en grand nombre ; on y voit les rois portant de somptueuses robes, ou encore des objets qui nous renseignent sur la civilisation de cette époque. Les fragments sassanides sont caractérisés par des verts et des rouges, et un décor de médaillons, avec, inscrits à l'intérieur, des oiseaux, des coqs d'un beau style.

On me demande souvent : « A quoi servaient tous ces tissus ? » Les uns servaient de vêtements, de turbans pour les hommes, ou à vêtir de gracieuses femmes ; d'autres, à couvrir des meubles ou même le sol ; quelques tissus épais aux lourdes broderies étaient utilisés comme tentures ou tentes. Alors, comme de nos jours, la plus grande fantaisie régnait, et la mode existait déjà. Certains textes arabes nous rapportent qu'un sultan avait défendu de porter des manches avec des tirâz Yalboughawî ».

Ces manches avaient été créées par un émir qui s'appelait Yalbougha, et, paraît-il, elles étaient tellement énormes, les bordures étaient tellement somptueuses et exagérées que toutes les femmes d'Égypte voulaient en porter.

A ce propos, il convient de dire que l'habitude des habits à bordure a aussi régné en Europe. Vous pouvez vous en rendre

compte en examinant certains tableaux du *Quattro-Cento*. La Vierge même porte des robes à tirâz ornées de caractères musulmans, on peut même y lire parfois la profession de foi musulmane : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ».

Une quantité de ces tissus ont été rapportés d'Orient, donnés à des monastères et constituent des trésors d'églises. Ils passaient pour des voiles de saints jusqu'à notre époque, tel le fameux voile de Sainte Anne à Apt, tissu fâtimide à inscription pourtant bien lisible. L'on trouvait des fragments de ces tissus cousus comme des reliques dans les vêtements de prêtres.

En résumé, les tissus musulmans attestent l'importance — et c'est ce que prouvent abondamment les textes littéraires — que l'industrie du tissage avait sous les dynasties qui régnaient en Égypte, au Yémen, en Mésopotamie, en Perse, ou encore en Sicile et en Espagne.

Les caractéristiques essentielles de la décoration rappellent celles des autres objets mobiliers que nous connaissons : bois, cuivres, ivoires ; ou décorations monumentales, pour autant qu'elle n'était pas modifiée par des raisons de matière ou de technique spéciale. Cela nous fournit donc des points de comparaison nous permettant, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, de classer ces tissus et ces objets.

Là comme ailleurs, le décor musulman épigraphique joue un très grand rôle, car des phrases sont quelquefois abrégées, des mots sont tronqués pour être traités en pur décor. C'est pourquoi l'on a souvent le mot « Nasr » au lieu de « Nasr min Allah », la formule complète. Ou bien, au lieu de « baraka lisâhibihi », — « bénédiction à son propriétaire », — on trouve inscrit seulement « baraka », ou même : « lisâhibihi » ou bien encore « lisâ ». Des vœux, des eulogies, des titres de forme précative sont abrégés et forment des allusions voilées.

Et nous, pour remercier ceux qui nous ont prêté ces œuvres d'art, nous n'allons pas les remercier en abrégé, mais nous leur dirons : « Bénédiction, bonheur, prospérité, à vous qui possédez... ces belles choses.

## UNE GRANDE ENQUÊTE INTERNATIONALE

La Vie quotidienne aux quatre Coins du Monde

— VI —

Dans une ville sans eau et sans horloges...  
 José Ramirez Aguilar, citoyen de Mexico,  
 est amoureux et optimiste

par **Robert Katz**

Ce matin, Mexico s'éveille lentement sous un soleil immense. José Ramirez Aguilar, qui s'étire paresseusement dans son lit, se rendormirait bien, mais les cris de la rue ne lui permettraient plus, maintenant, de retrouver le plus court des sommeils. Toujours ces maudits petits marchands avec leurs « hay naranjaaas.... » (voilà des oranges), et leurs « ropa usada... » que vend le « chand d'habits » de Mexico... Sans compter le petit bonhomme à la voie aiguë qui, en toutes saisons, vous propose si impérieusement ses fraises...

### Une curieuse salle de bains.

Dans cette salle de bains confortable que possèdent la plupart des appartements de Mexico, — importation matérielle et morale des Etats-Unis, — José achève de se réveiller.

La glace lui renvoie le reflet d'un beau garçon dans la force de l'âge, pas très grand mais bien découpé, cheveux noirs ondulés, yeux profonds et brillants, bouche sensuelle surmontée d'une mince moustache brune dont la taille quotidienne est l'objet de tous ses soins. Dame ! il est jeune marié et il lui faut bien plaire à sa femme, sa femme qui serait une enfant sous d'autres latitudes. Accessoirement, il n'est pas mauvais non plus de plaire également aux femmes des autres, mais il y faut beaucoup de précautions. A Mexico, on ne badine pas avec l'amour, et Cupidon change trop souvent son arc et ses flèches contre un pistolet et des balles...

Le jeune couple habite dans une « colonia » — quartier extérieur de Mexico, élégant ou populaire — un de ces petits appartements standard du type nord-américain, qui font le bonheur du Mexicain moderne en attendant la réalisation du rêve de chacun : la maison particulière, la « casa ».

Un coup d'œil sur les meubles de caboa clair, qui ornent la « sala », le living-room mexicain, et la chambre, rappelle douloureusement à José Ramirez les traites qu'il devra payer pendant de longs mois pour avoir dû, comme la plupart de ses amis, se meubler à « tempérament ». Bien content déjà d'avoir ce studio, cette chambre, cette cuisine et cette salle de bains — cette salle de bains surtout qui fait son orgueil, et qui serait parfaite s'il n'y manquait souvent l'élément indispensable : l'eau... Car Mexico est à 2300 mètres d'altitude, et il y fait sec pendant six mois de l'année. Durant les autres six mois, par contre, la nature se venge, des torrents de pluie tombent du ciel... Ce petit nid coûte deux cent cinquante piastres par mois à José, et encore parce que des amis de sa famille le lui ont cédé à l'ancien prix.

### Guadalupe Orozco de Ramirez

Guadalupe Orozco de Ramirez sort à son tour de la chambre conjugale. Quoi, un nom si pompeux pour cette petite femme à la taille fine, au buste généreux, à la chevelure opulente, aux petits pieds cam-

brés ? Soyez sans crainte, on ne l'appelle jamais que Lupita.

Lupita prépare à la hâte le petit déjeuner matinal : jus d'orange, savoureux café au lait dans lequel on trempe cette infinie variété de petits pains mexicains, « bizcochos » et « pan dulce » ; œufs frits dans l'huile accompagnés de jambon du pays ; « tortillas » de maïs — le plat national.

### La Madone et les pin-up girls.

Ici, l'autobus s'appelle « camione » ; le nom est encore trop beau pour l'objet... On ne peut pas dire que José monte dans cette effroyable guimbarde. Il est happé, poussé, tiré et a la chance de se retrouver dans le groupe qui a pu s'agripper au marche-pied. De si loin, impossible de jeter ses dix centavos dans la caisse automatique placée à côté du conducteur. Un voisin s'en chargera pour lui, et mettra scrupuleusement dans le tronc la petite pièce de nickel. Dans les « camiones », on vole quelquefois

le portefeuille des voyageurs, mais jamais la Compagnie.

Dans un tintamarre de changements de vitesse et de freins, l'engin poursuit son chemin. C'est par miracle qu'il triomphe de chaque tournant. Miracle justifié d'ailleurs par la présence de la Vierge de Guadalupe qui, dans une petite chapelle, est installée au-dessus du poste de commande, avec un petit feu rouge servant de veilleuse et de jolis petits rideaux « à l'échelle », s'il vous plaît... Aucun conducteur de « camiones » mexicain n'accepterait de prendre le volant sans cette tutélaire présence. La Sainte Vierge voisine bien quelquefois avec des pin-up girls découpées dans des magazines américains, mais cela ne fait rien : l'intention y est.

### Puestos ou loncherias.

9 h. 30. Jusqu'à 13 heures, José sera livré à une clientèle bruyante et animée ; après quoi, jusqu'à 16 ou 17 heures, il

**Comme** l'eau du Nil  
arrose la plaine  
l'eau de Vichy  
irrigue votre foie

**VICHY**

CELESTINS - GRANDE GRILLE - HOPITAL

1/4, 1/2 ET BOUTEILLES

R.C. 1091. 9-42 A.J.M.

alignera des chiffres et remplira des formulaires pour une administration qui n'est pas moins paperassière que ses aînées du Vieux-Continent. Une seule interruption dans ce dur labeur, une quinzaine de minutes, qui se transforment généralement en une demi-heure.

En si peu de temps, impossible de rentrer chez soi pour déjeuner. Mais heureusement la capitale, à toute heure du jour, offre à ses enfants de quoi se sustenter selon leur bourse. Dans les « puestos », éventaïres en plein vent, les « tortillas » rissolent dans l'huile bouillante avant d'être fourrées de viandes, de salade ou de « chile » — le piment mexicain. Ainsi préparées ces tortillas sont offertes au public aux prix populaires de quinze ou vingt centavos. On peut aussi se restaurer dans un « loncheria », gargote ressemblant étrangement à un wagon-restaurant et qui donne, pour trois ou quatre pesos, un menu abondant mais d'une confection assez rudimentaire.

### La ville sans horloges.

Après avoir passé une bonne partie de sa matinée au vieux marché de San-Juan de Letran, et avoir constaté que le prix des denrées suivait toujours une courbe ascendante : six pesos la livre de beurre, quinze pesos le kilog de viande, un peso le kilog de sucre, ... Lupita consacre son après-midi à la visite des magasins. Il lui faut faire vite, car ceux-ci ferment à 5 heures.

En effet, 5 heures vont bientôt sonner — ou plutôt ne sonneront pas, car les horloges sont rares dans la chère capitale de Lupita et de José. Aussi les heures passent-elles

sans qu'on s'en aperçoive, et l'exactitude est une qualité que l'on rencontre très rarement chez un habitant de Mexico. C'est un doux rythme de vie que celui qu'aucune pendule ne règle ; le tout est de s'y habituer. Pourtant, personne n'est en retard pour quitter son travail à 5 heures. En un clin d'œil une foule joyeuse envahit les rues et la circulation, déjà difficile, devient impossible. « Camiones » et voitures embouteillent tous les carrefours. La multitude humaine forme un autre barrage.

Lupita s'amuse de l'incroyable vacarme qui s'élève brusquement : klaxons, hurlements des marchands de journaux, cris des mendiants aveugles couchés dans la poussière. Elle a bien du mal à se frayer un passage dans cette foule à moitié stagnante. Elle arrive pourtant à la banque de José. Une joie enfantine réunit le jeune couple. Vie chère, aide qu'il faudra encore demander aux parents, augmentation de salaires sollicitée — qui sera refusée — ne comptent plus pour José et Lupita qui sont, avant tout, optimistes et décidés.

Robert Katz.

*Assurances sur la Vie*

**L'UNION-VIE**

RC. C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad Ier  
RC. A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané

VIENT DE PARAÎTRE

“ DROIT DEVANT .. ”

Chronique de l'Indépendance  
du

Commandant Ernest Laffaille

à P.T. 75 l'exemplaire

Adressez vos commandes :

Aux « Editions du Scarabée »

38, Bld. Saad Zaghloul, Alexandrie.



## — VII —

# Ashok Mookherjee, fonctionnaire et citoyen hindou, partage sa vie entre Vishnou, le Ministère des Finances, Tagore et le Pandit Nehru

par **Paul Guérin**

Le premier devoir d'un Hindou orthodoxe comme Ashok Mookherjee, dès qu'il se réveille, est de se laver de la tête aux pieds. C'est ce que fait Ashok dès cinq heures du matin sous la douche froide du réduit servant de cabinet de toilette au logis standard qu'il occupe, 424, Karol Bach. Ce rez-de-chaussée de deux pièces, cuisine, véranda et cour intérieure, fait partie de ces mornes et uniformes pâtés de maisons sans étage, construits depuis la guerre pour les employés du Gouvernement des Indes.

## Respect des Traditions

Ashok s'habille à la mode du Bengale, province qu'il a quittée pour venir travailler à Delhi. Il porte donc le «dhoti», pièce de tissu blanc serrée à la taille, passant entre les jambes et plissée sur le devant: sa chemise flotte librement sur le dhoti et, comme la matinée est encore froide, Ashok se drape dans un grand châle en laine du Cachemire. Sa jeune sœur Mokoul lui sert alors une tasse de thé au lait.

Il rejoint son père, fonctionnaire retraité, sa mère, sa sœur et ses jeunes cousins et cousines, qui vivent avec lui, selon la coutume indienne des «Joint Families». L'on se réunit devant une petite statue de Vishnou à quatre bras, et, avant de commencer les prières au Dieu Préservateur, chacun trace sur son front trois barres avec une pâte de bois de santal. Puis, assis à terre, les assistants récitent en chœur des «antras» en sanscrit, tandis que la pièce se parfume d'encens.

Les prières dites, les femmes font le ménage et préparent le déjeuner. Ashok, assis sur un coussin, se plonge dans l'étude de traités de comptabilité. S'il pouvait obtenir un jour le diplôme d'état d'expert comptable, il deviendrait chef comptable dans une entreprise gouvernementale ou privée.

## Nationalisme et cricket

A 8 heures, un cycliste jette sous la véranda l'«Hindustan Times», quotidien nationaliste indien publié en anglais à Delhi par le fils de Gandhi. Ce grand journal de huit pages, coûtant deux annas, diffuse les idées du parti du Congrès

National Indien. Ashok lit soigneusement chaque colonne. Ce qui l'intéresse particulièrement, ce sont les articles traitant de l'évolution de la politique indienne et les comptes-rendus des matches de cricket, car les Britanniques ont réussi à inculquer aux Indiens, même les plus nationalistes, une véritable passion pour ce jeu typiquement anglais.

## Turbans à bicyclette

A 9 heures, Ashok, toujours accroupi, déguste le premier repas du jour, servi sur un plateau de cuivre. Ce repas est composé de riz épicé, purée de lentilles (dhal), pommes de terre, accompagnées de galettes de froment (chappatis) et d'un verre d'eau pure. Comme tous les Indiens, Ashok mange avec ses doigts. Son père et son cousin lui tiennent compagnie tandis que l'élément féminin reste à la cuisine.

Après avoir troqué ses habits indiens contre un complet de confection, Ashok place un repas froid dans le panier attaché au guidon de sa bicyclette. Il passe près de la vache enguirlandée qui pâit près de sa porte, et il se mêle au flot des employés qui, à bicyclette, roulent lentement vers les bureaux du Gouvernement construits autour du Palais du Vice-Roi.

A dix heures, Ashok pénètre dans son bureau de rédacteur au Ministère des Finances, où il est accompagné de son ami le Sikh Lal Singh, qui porte un ruban rose et la barbe rituelle qu'il a soigneusement peignée. Huit employés se partagent la pièce exigüe de cette section du Ministère des Finances, construit avec le même manque de style que leur maison.

De dix heures à cinq heures, le travail de bureau se poursuit, coupé d'une heure pour le déjeuner pris sur place. Pour Ashok, ce déjeuner se compose de légumes froids accompagnés de douceurs à base de lait caillé et de noix de coco, spécialité Bengalie.

A cinq heures, la vague de cyclistes bat à nouveau les chaussées rectilignes de la capitale neuve.

Ashok Mookherjee ne rentre pas directement chez lui. A la Maison du Café Indien, tout en

dégustant un succulent café-crème, il bavardera avec des amis qui jeteront des regards en coin vers les solides femmes sikhs accompagnant leurs maris au café.

### La mère

A 6 heures 30, Ashok est chez lui. Il revêt aussitôt son vêtement du matin. Puis il va à la cuisine saluer sa mère.

Divinité vivante du logis, invisible comme les immortelles, mais plus puissante, telle est la mère indienne.

Les visiteurs masculins ne peuvent la voir, mais elle peut les voir, et son verdict est sans appel. C'est la mère qui tient les cordons de la bourse et règle les dépenses de chacun. Aussi, au début du mois, Ashok remet-il à sa mère ses 140 roupies de salaire tandis que son père verse sa pension mensuelle de 100 roupies.

### A l'ombre de Tagore et de Nehru

Ashok, dans sa chambre, lit un quotidien écrit en bengali, arrivé par avion de Calcutta, qui lui donne des nouvelles de sa ville natale. Là-bas, l'attend la jeune fille de sa caste, à laquelle il est fiancé depuis de longues années. Mais avant de songer à ses propres épousailles, il doit attendre que sa sœur Mokoul se marie et ne soit plus à sa charge. Jamais Ashok n'écria directement à sa fiancée, mais, sentimental comme tous les Bengalis, il se sent ce soir en veine poétique et compose un petit poème en bengali, qui sent l'influence de Tagore, un poème où il est question de lac, de lune et de goutte d'eau sur une fleur de lotus.

Il en oublie les soucis d'argent qui le harcèlent. Comme pour la majorité des Indiens de sa classe, ses charges sont très au-dessus de ses revenus. Voici comment se décompose le budget mensuel d'Ashok. Nourriture: 170 roupies, loyer et charges: 20, études des enfants: 25, journaux: 7, soit en tout 222 roupies. Ce qui ne laisse que 18 roupies pour l'habillement, les frais de poche, les rares distractions, les médicaments — qu'aucune assurance sociale ne rembourse — de la famille entière.

Vers 8 heures, son camarade Balkrishna lui rend visite. La politique est la passion dominante de la jeunesse indienne qui vit la première année de l'indépendance.

Pendant que les deux jeunes gens discutent, Mokoul, les yeux baissés, vient leur servir le thé.

### Prière du soir

Passé 9 heures, l'élément masculin de la famille se réunit à nouveau pour le dîner. Celui-ci est composé de poisson aux légumes, arrosé d'un grand verre de lait. Riz, farine, pain, sucre, sont rationnés; la viande ne l'est pas, mais son prix est tel qu'on ne peut en acheter plus de deux fois par semaine.

Après le dîner, la famille récite les prières du soir. Puis on tire les lits de sangle: trois dans la pièce des femmes, trois dans celle des hommes.

Avant de se coucher, Ashok vient s'asseoir au pied du lit de sa mère. Il lui raconte sa journée, tandis qu'elle peigne soigneusement sa longue chevelure encore noire. Comme toutes les mères, elle sait trouver les mots dont son fils a besoin, et celui-ci la quitte en la saluant à l'hindoue: les deux mains jointes à la hauteur de la poitrine.

10 h. 45, le jeune homme s'enroule dans une couverture, éteint l'électricité, s'allonge sur son lit de sangle.

La nuit sans sortilèges de Delhi s'empare d'Ashok Mookherjee, Indien moyen...

Paul Guérin.

### La Vie Littéraire

## JEAN GUÉHENNO et l'Humanisme Français par Pierre Descaves

Le «Journal» a été la forme sous laquelle M. Jean Guéhenno a entendu délivrer une série de messages et dans laquelle il s'est situé et expliqué. Le genre est dur à tenir pour ceux qui n'ont à exprimer que des idées très personnelles sur les fluctuations de leur vie intérieure; mais la manière est riche, directe, profitable en leçons et en enseignements, lorsque le teneur du «Journal» relie une expérience à l'histoire même de son temps. A la pointe d'une génération où figurent (ou figuraient) les Montherlant, Drieu La Rochelle, André Malraux, Marcel Arland et Georges Bernanos, l'auteur de *Catiban parle* a consacré plusieurs volumes à s'expliquer.

Toute son œuvre pourrait, d'ailleurs, s'intituler: «Histoire et formation d'une conscience»; elle revêt une importance capitale pour tous ceux qui, en France comme à l'étranger, veulent suivre l'évolution des idées en France. M. Jean Guéhenno appartient à l'Université, où il fait une très brillante carrière et il a toujours tenu à demeurer dans les cadres de cette *Alma Mater* que tant d'autres ont quittée, abandonnant leur rôle d'éducateurs de la jeunesse. Il est demeuré au contact de ces générations nouvelles, désemparées par la tourmente de 1940-1945 et dont il aura contribué au raidissement et au relèvement.

M. Jean Guéhenno est issu du peuple; il a pu accéder à une éclatante carrière d'intellectuel (dans le sens le plus efficace du mot). Elève de l'Ecole Normale Supérieure, il a tenu à honneur d'enseigner, sans se tenir quitte, il a cru de son

devoir, dans ses livres, d'expliquer et de justifier cette ascension. Contrairement à ce qu'un critique pouvait naguère avancer, d'aventureuse et presque malveillante manière, l'écrivain ne manque pas de naturel dans son bonheur: sa nature ne souffre pas d'un désaccord avec la culture qui l'a transformée; il a su s'adapter à sa condition humaine et même mieux: la dominer.

Ce n'est pas un mince mérite que d'appartenir à ces promotions de l'intelligence que, depuis un siècle, la France a si généreusement engendrées. M. Guéhenno appartient bien à cette lignée des Michelet pour lesquels ne se pose plus, comme jadis, le problème du transfert de classe ou, si l'on aime mieux, pour reprendre un mot que Paul Bourget rendit célèbre: le problème de l'étape. On peut, en effet, conclure sur ce point que, seuls, des types littéraires subsistent de cette crise qui vers la fin du siècle dernier, marqua chez certains hommes l'évolution imparfaite et douloureuse entre leur origine et le succès de leur génie. Une grande œuvre politique — c'est-à-dire la générosité démocratique — a notablement atténué cette opposition, dont on retrouve cependant quelques cas isolés. Celui de M. Jean Guéhenno est très particulier: il a pensé fermement qu'il convient de résoudre les problèmes humains par les volontés de l'esprit — cet esprit qui l'a haussé lui-même et promu. Il a fait confiance, au gré d'un humanisme généreux, à la liberté, au bonheur, à l'égalité, au progrès, à tous ces grands mots, que ses ancêtres écrivaient avec des majuscules et pour lesquels ils savaient, l'occasion, tomber sur des barricades et sur des champs de bataille. Il a fait confiance et accordé crédit à la culture — à une culture à mettre à la portée du peuple, d'où il est issu et qui demeure inséparable de ses pensées. Il a pu valablement parler au nom de Caliban, d'un Caliban qui s'accorde mal d'une civilisation mal faite.

Fils du peuple, il a refusé de laisser rompre ses liens avec le peuple. Après *Caliban parle*, publié en 1929, il a raconté, avec beaucoup de communicative émotion, dans son *Journal d'un Homme de 40 ans*, son enfance pauvre à Fougères. Avant même que les études supérieures ne lui ouvrirent les voies d'accès aux grandes écoles, c'est par la vie de l'esprit qu'il s'évada. Soldat en 1914, il a dit aussi, avec dignité, sa vie de combattant, et sa déception du grand sacrifice. Il fut sauvé de l'amertume par la vigueur même de ses conceptions: il conserve sa foi dans une humanité où, en dépit de toutes leurs faiblesses et leurs erreurs, les hommes avaient conçu la justice et l'avaient dansé dans le monde comme un nouvel astre.

Sur le problème de la culture, le témoignage de M. Jean Guéhenno fut plus âpre. Il a manifesté sa crainte de voir les humanités, trahissant leur «mission de faire des hommes», devenir une «possession de parvenus», avec ce danger immédiat d'une méfiance du peuple pour les intellectuels et la création d'une «culture révolutionnaire». Or, il rappela, dans *Conversion*, que la véritable culture n'est l'apanage d'aucun groupelement humain et qu'elle est, par essence, une for-

ce éternellement révolutionnaire. De Montaigne à Jean Jaurès, il a montré comment la jeunesse de France (qu'il considère, à la fois, comme une personnalité et comme une idée) s'est retrempeée dans sa tradition, qui est «la révolution même». Sur ces thèmes de brûlante actualité intellectuelle, le mérite de M. Jean Guéhenno ne fut pas mince de ne pas verser dans l'esprit de parti —



M. Jean Guéhenno.

ou dans la politique. Si son audience n'a cessé de s'accroître et son autorité de s'élargir, c'est précisément parce qu'il a su, avec éloquence, incarner lui-même l'un des aspects de l'humanisme français, pays de dialogue où l'on aboutit à ce dilemme: résolution brusque ou préserver les liens du passé. Il a magnifiquement défini le génie du peuple de France par «la conciliation qui se fait dans sa pensée d'un sentiment aristocratique, et d'une idée démocratique, du respect qu'il a du mérite personnel et de sa foi en l'égalité». Il a pareillement assigné au problème français ce cadre que confirme la littérature: le problème réside dans le besoin d'écouter la voix du cœur et la voix de la raison sans leur indisposer un arbitrage immédiat.

Par sa générosité, par sa haute tenue morale, l'œuvre de M. Jean Guéhenno a eu, dans tous les milieux, une grande répercussion. Il ne l'a pas abandonnée; la grande tempête de 1940-1945 n'a pas fait disparaître ses espoirs en une civilisation meilleure, dans laquelle la culture, répandue parmi les hommes, leur donnerait une raison authentique de ne pas se croire abandonnés. A-

avant de reprendre ces thèmes essentiels de la dignité de l'homme, l'écrivain a étudié «L'Université dans la Résistance et dans la France nouvelle». Plus récemment encore, il a publié son *Journal des Années Noires*, une chronique toute intime, profonde et pathétique, de 1940-1944, où nous voyons l'humanisme ne pas céder devant la force, en refuser les effets, et en supputer l'échec, puis l'écrasement. Ce témoignage d'un Français moyen durant l'occupation est aussi le journal d'un écrivain qui, condamné au silence, s'examine, se recueille, se prépare pour les nouveaux et pacifiques combats, dans le climat de la liberté. Professeur, M. Jean Guéhenno reflète encore le drame de la jeunesse intellectuelle fran-

çaise durant cette période «noire». Il a dédié le journal des «Misères» communes à ceux de ses élèves qui «contribuèrent à leur donner leur sens et à en assurer la grandeur», à ceux qui témoignèrent par leur souffrance ou par leur mort «que nous ne nous trompons pas, que cette chose vague, dont nous parlions ensemble avec angoisse et cependant avec ferveur, la liberté, existe et que l'humanité dans l'univers et dans l'histoire n'est après tout qu'une sorte de complot d'honneur pour l'étendre et pour la sauver».

Quelle meilleure définition à donner à l'humanisme français: un complot d'honneur pour étendre et sauver la liberté dans le monde?

Pierre Descaves.

## La Vie Philosophique

# Réflexions sur l'esthétique

par Francis Jeanson

Il est assez remarquable que le domaine des études esthétiques fasse encore figure de parent pauvre auprès des autres domaines où s'exerce la spéculation des philosophes. Même chez ceux qui admettent le Vrai, le Bien et le Beau comme les trois valeurs cardinales susceptibles de polariser les comportements humains, il semble que toute la lumière dépensée à éclairer les deux premières ne serve qu'à rejeter la troisième dans l'ombre. La logique apparaît — illusoirement peut-être — comme un édifice aux structures très assurées; on parle à tout propos des problèmes de la Morale; et si, à vrai dire, on y mêle parfois certaines considérations de beauté, c'est presque honteusement qu'on se laisse aller à parler de la Beauté pour elle-même. Comme s'il s'agissait d'un sujet profane, et peut-être aussi en raison de l'opinion répandue que les dictons populaires expriment si fortement: «tous les goûts sont dans la nature», «des goûts et des couleurs on ne discute pas», et il est clair, en effet, qu'un tel relativisme ne saurait être admis dans leur propre domaine ni par le logicien ni par le moraliste. Aussi, désespérant de codifier jamais le sentiment esthétique, les philosophes tendent-ils, assez volontiers, à le rejeter vers ces régions du probable, où règnent les tâtonnements empiriques et les préférences subjectives: régions déshéritées qui, sans doute, évoquent pour eux de fluctuantes prescriptions, plus semblables aux recettes culinaires qu'aux dogmes inflexibles de leurs métaphysiques.

En France, les programmes officiels du baccalauréat ne font mention de l'esthétique que dans la liste des «matières à option». Elle ne figure

pas davantage parmi les certificats classiques de la licence de philosophe. Bref, tout se passe comme si l'on s'en remettait sur ce point à l'inspiration personnelle de chacun, et comme si l'on tenait pour plus fondamentale la connaissance des divers types de syllogismes que la réflexion sur l'art et sur les grandes formes d'expression d'une activité si profondément humaine.

Mais il y a plus étrange encore. Les rares philosophes qui se sont vraiment attaqués au problème esthétique semblent avoir éprouvé le besoin de consolider l'objet de leur étude en prenant le contre-pied des raisons mêmes qui en écartent généralement les autres. Ainsi ont-ils tenté d'introduire la méthode explicative, dans ce domaine pourtant considéré de façon unanime comme le plus mouvant. Gênés par l'imprécision radicale du sentiment esthétique, ils ont préféré rechercher des causes à ce sentiment, plutôt que d'en tenter une description véritablement compréhensive. Deux positions s'offraient alors: ou bien le justifier par des «caractères esthétiques», qu'on situe dans l'objet, au même titre que ses dimensions et sa constitution matérielle; ou bien en rendre compte par la pure subjectivité de l'esthète, par ses prédispositions naturelles, l'éducation qu'il a reçue et l'humeur du moment. Ce qui revient, dans les deux cas, à reconstruire le sentiment esthétique à partir d'éléments objectifs accidentels, dont la présence est chargée de créer l'impression de beauté; c'est ainsi que certains physiiciens, au XVIII<sup>ème</sup> siècle encore, expliquaient les rayons lumineux par l'émission de particules... «lumineuses».

A vrai dire, cette attitude explicative se rapporte assez bien à la signification étymologique du mot : «esthétique», qui vient du grec et suggère une idée de contemplation. Dans cette ligne, le sentiment du beau est généralement considéré comme s'imposant à l'homme dans la mesure où celui-ci accepte d'être passif, de se «laisser faire», de se laisser gagner par la beauté des choses, ou par quelque fantaisie orientée en lui selon les circonstances. L'esthète est, traditionnellement, le type même de l'esprit désintéressé — qui observe le monde et les productions humaines en dehors de tout souci d'action, d'utilisation, ou de ressaisissement de soi.

Ainsi on vient-on à penser que la beauté est ou bien inscrite dans l'objet, ou bien totalement dépendante de la singularité du sujet. Mais ce réalisme du beau, tout comme ce subjectivisme absolu, méconnaissent l'aspect fondamental du sentiment esthétique, sentiment d'une conscience humaine : c'est-à-dire attitude centrale prise par cette sorte d'être ambigu qui ne s'affirme comme sujet qu'en relation à un objet dont il lui faut tenir compte. Jamais la conscience ne peut se confondre avec son objet, s'abolir en lui, et jamais non plus elle ne peut totalement le négliger. L'objet est là, quoi qu'on fasse : mais il n'est plus tel ou tel que par le sujet auquel il apparaît. Et finalement on ne saurait condamner le sentiment esthétique à ce dilemme d'être soit totalement objectif, soit totalement subjectif.

\*  
\* \*

La beauté n'est pas une chose traînant parmi les choses, mais une certaine tonalisation qui vient au monde par la conscience. Inversement, elle n'est pas le fruit de réactions désordonnées, elle n'est pas pure illusion fantasmagorique de l'individu enfermé en lui-même : chacun possède par devers soi une compréhension implicite de la beauté, qui lui permet d'en parler avec autrui, de ressaisir l'intention créatrice de l'artiste, de la comprendre et de s'entendre avec lui ou avec d'autres hommes sur sa valeur essentielle.

Et cette compréhension implicite du beau, chacun peut la découvrir en soi sans avoir besoin d'accumuler les expériences : bien au contraire, c'est elle qui donne à chacune des expériences successives sa signification proprement esthétique. Une remarque simple permettra de s'assurer qu'il s'agit bien d'une attitude portant avec elle sa propre conscience valorisante : au cours d'une conversation dans laquelle je m'engage à fond, le cendrier où je secoue ma cigarette — fût-il le plus ravissant des bibelots — ne m'apparaît que fugitivement, selon l'aspect utilitaire que lui confère mon geste ; mais que mon interlocuteur me quitte un moment mes regards vont errer dans la pièce, et s'ils se posent sur ce même cendrier, peut-être en feront-ils surgir une présence soudaine, — celle de sa beauté, — présence d'un type spécial et que je ne saurais réduire à quelque projection sur l'objet de mon «état d'âme» du mo-

ment. Ce cendrier n'était pas d'avantage «beau en lui-même». Bref, sa présentation esthétique a requis de ma part une attitude particulière — mais c'est exactement la même sorte d'attitude qu'il me faudra prendre à nouveau demain pour obtenir le même résultat, et c'est également celle que prendra mon interlocuteur si, à son retour dans la pièce, je lui pose une question sur la valeur esthétique du cendrier.

En quoi consiste donc cette attitude ? Disons brièvement qu'il s'agit d'une transposition de l'objet sur un plan inhabituel. Il s'agit de le dégager de l'ensemble continu des choses — dont chacun renvoie à quelque autre — pour le considérer à part, en relief, pour lui-même. C'est là une tentative pour remédier à cette sorte d'hémorragie dont souffre la perception normale, envoûtée par la présence effective des choses et se perdant en elle indéfiniment. C'est donc un effort de dégagement, de reprise de la conscience, une lutte contre l'enlèvement dont le monde la menace. Ce monde nous échappe sans cesse, dans la mesure où nous sommes pris en lui par le souci de notre action : aussi ne le voyons-nous pas vraiment, nous passons toujours d'une chose à l'autre sans en jamais saisir aucune. L'attitude esthétique est donc une tentative de *recupération*, appliquée à certains objets qu'il s'agit de dégager du flot universel. D'une façon très analogue à ce qui se produit dans l'attitude mathématique, il s'agit d'isoler telle ou telle forme sensible pour lui imposer une sorte d'irréalisation, et se la faire apparaître sous des formes artificielles de nécessité, de rigueur et de perfection.

La beauté d'un objet résulte fondamentalement de son dégagement à partir d'un monde qui est rejeté derrière lui à titre d'horizon. Une chose belle forme toujours tableau. Et sa beauté demande à être perpétuellement maintenue, par une attitude qui, après l'avoir manifestée et en un certain sens créée, doit encore la protéger contre toute intrusion des événements extérieurs et de la routine pratique. Epruver la beauté d'une mélodie, c'est avant tout participer à la création de l'artiste, création guidée par le souci de conférer à des sons indifférents un déroulement qui porte en lui sa signification, son allure propre, sa nécessité interne.

Une œuvre n'est esthétique que dans la mesure où l'on adopte à son égard l'attitude esthétique : alors seulement se pose le problème de sa plus ou moins grande beauté, alors interviennent les préférences subjectives, en relation avec les données configuratives de l'objet. Mais de même que les symphonies ne s'écrivent sans doute pas en pensant à autre chose, de même on ne peut apprécier une symphonie sans d'abord lui faire don de cette attitude spontanée ou doublée de réflexion, mais engageant toujours la totalité de l'être. Par elle la symphonie se trouve constituée en univers musical — univers imaginaire où il ne s'agit plus que d'elle, où l'on se tend pour s'absenter du monde, du temps et de l'espace réels.

Francis Jeanson.

# Revue des livres

par **Henri Gal**

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Maurice Chapelan de présenter une *Anthologie du Journal Intime*. Cette anthologie manquait. M. Chapelan ouvre parcimonieusement les portes du temple, et son choix se porte sur Maine de Biran, Benjamin Constant, Henri Beyle, Alfred de Vigny, Eugène Delacroix, Eugénie de Guérin, Maurice de Guérin, Henri Frédéric Amiel, Marie Bashkirtseff, Elisabeth Leseur et Marue Lenéru. Voici des auteurs de culture variée sinon opposée et qui, tous, ont eu à dire quelque chose qui a un retentissement en nous. Un poète voisin avec un philosophe spiritualiste, un sceptique avec un protestant inquiet, une esthète avec une fervente catholique, une femme auteur-dramatique avec un peintre. Cela prouve que l'on peut écrire son journal intime sans être nécessairement un homme de lettres. Nous ajouterons que, sans les fioritures littéraires, avec un style plus dépouillé, nous préférons les pages écrites par ceux qui ne faisaient pas profession de littérature. Bref un ouvrage vivement intéressant, et qui vient à son heure. (1)

M. Léon Homo, l'éminent professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Lyon, nous offre une étude sur *le Siècle d'or de l'Empire romain*. Ce siècle se situe de 96 à 192 ap. J.-C. Les empereurs qui se succèdent au pouvoir sont des hommes intelligents, travailleurs, brillants, qu'ils s'appellent Trajan, Hadrien, Antonin ou Marc Aurèle, ils maintiennent l'unité d'un Empire immense et portent à son apogée sa puissance. Siècle d'or évidemment, comme l'écrit et l'explique M. Homo, mais nous lisons, dans le filigrane de cette belle histoire, la fin de cet Empire et la venue des Barbares. A l'apogée, devait succéder la ruine. Les empires passent par des états, comme les individus : enfance, faiblesse, virilité, puissance, âge mûr, grandeur, vieillesse, déchéance, mort, disparition. Cette loi inéluctable, aucun empire n'y a échappé depuis que l'humanité existe. C'est pourquoi nous songeons souvent à la phrase de Paul Valéry sur les « civilisations mortelles ». L'intéressant ouvrage de M. Léon Homo donne matière à méditations et à réflexions. (2)

M. Blaise Cendrars a réuni un copieux recueil de contes et légendes des pays nègres d'Afrique, qu'il a intitulé *Anthologie nègre*. C'est un miroir des mœurs, des idées, des croyances de ces peu-

ples. Et le style évoque bien la naïveté, la ruse, les coutumes. Dans certaines légendes, on retrouve une analogie curieuse entre les récits nègres et ceux de la Bible. En raison du grand nombre des contes recueillis, la lecture de cette anthologie est un peu monotone et indigeste. (3).

Le roman de Sadleir, *Fanny*, ne manque pas de mouvement, et il se lit avec intérêt. Un éditeur anglais vient incognito se reposer dans un village français ; il y rencontre une compatriote, une vieille dame qui, peu à peu, lui raconte son étrange histoire, dont il fait un roman, publié au moment où il apprend la mort de son héroïne. Celle-ci est élevée par sa mère et le mari de celle-ci, qui tient une taverne très fréquentée, à côté de laquelle est une maison spéciale que la fillette découvre. Elle apprend aussi — lorsqu'on ferme l'établissement après y avoir découvert un crime — qu'elle est la fille d'un Lord très riche. Celui-ci la prend chez lui comme aide des femmes de chambre de sa jeune femme. La jeune fille trouve des heures d'intimité avec ce père qu'elle adore, chez la vieille nourrice de celui-ci, qui est devenue femme de charge. Quand elle s'aperçoit que la jeune femme trompe son mari ; elle ne peut supporter de vivre près d'elle, et elle s'enfuit. Après un séjour dans un bouge à matelots, elle finit par trouver un emploi de secrétaire auprès de la tenancière d'une maison de rendez-vous. Et c'est là que, toujours pure, elle connaît un charmant gentleman, Harry, dont elle devient la maîtresse, refusant le mariage. Elle lui doit quelques mois d'un bonheur sans mélange. Mais l'amant d'une de ses amies tue Harry en duel. Fanny, devenue mère peu après, retrouve sa place de secrétaire, élève son enfant qui mourra, et vient finir ses jours dans ce village français où elle avait été heureuse avec Harry. (4)

*Louisiane*, de Robert Gaillard, est un roman d'aventures basé sur les expéditions souvent malheureuses, mais véridiques, de Cavelier de de la Salle. Il passionnera les adolescents qui n'auraient pas lu Fenimore Cooper, le maître des histoires de Peaux-rouges. Tout ce monde d'aventuriers du XVII<sup>e</sup> siècle à l'époque de « la Nouvelle France », le futur Canada, est bien reconstitué, avec des types classiques, comme le sergent Thibaut-Mitaine, mais leurs aventures sont un peu monotones. Froid, faim, neige,

Jésuites, Peaux-rouges se liguent pour faire durer pendant cinq cents pages leurs échecs successifs pour la descente du Mississipi. Enfin, en cinquante pages, ils recommencent une ultime fois leur tentative, et réussissent enfin. Cavelier de la Salle est l'animateur de tous ces aventuriers, et son œuvre prouve la force de la foi en un idéal. (5)

*Capitaine superbe*, de M. Gaston Massat, est un des meilleurs livres parus à ce jour sur la Résistance. Il retrace la vie des habitants d'un village de l'Ariège sous l'occupation et la lutte entreprise contre l'opresseur. L'auteur dépeint avec une sobre vérité les méthodes employées par les Allemands, et le courage de tous ceux qui résistèrent. Le personnage cruel du chef allemand Dreyer, triste et cynique du Capitaine superbe, énergique et tendre à la fois de Raoul et de Marie rendent ce livre fort attachant. Le style net et dépouillé ajoute encore au pathétique du récit (6)

Ce n'est pas seulement la vie d'un jeune médecin de province, mais aussi celle d'une petite ville de quatre mille habitants que nous retrace ce *Journal intime d'un médecin* de M. Bernard Halda. Les difficultés d'installation, la rivalité des confrères, les moments de découragement et de satisfaction, les ennuis familiaux qui finissent tragiquement; toute la vie pénible et si utile du médecin de campagne apparaît au jour le jour. Les notes prises au cours de l'exercice de sa profession révèlent le caractère honnête, méchant, droit ou fourbe des clients et personnes rencontrées. Les misères humaines et leurs conséquences sont dévoilées: delirium tremens, essais d'avortement, tuberculose. Et malgré toute la conscience professionnelle déployée, quand la calomnie s'en mêle, rien ne peut empêcher qu'une carrière soit brisée. Mais une amitié sûre et un amour sincère permettent de s'en refaire une ailleurs. (7)

*La tradition Fontquernie*, de M. Gilbert Cesbron, est un sombre mélodrame que couronne l'amère ironie du destin. La « tradition Fontquernie » nous fait connaître une vieille famille de noblesse terrienne composée du père, de la mère et des trois fils. Le plus jeune des trois ne ressemble guère à ses aînés, il est plus délicat, plus sensible, plus intellectuel; il est le portrait de sa mère, qui a toutes les vertus jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'elle a trompé son mari avec un voisin, et qu'il est le fruit de cet amour clandestin. La tradition de la famille est que chaque guerre, 1870, 1914, lui a coûté un fils. Ce sera précisément le bâtard, qui n'est pas un Fontquernie, qui continuera cette respectable tradition; attendrissement du père, flots de larmes... Le talent de M. Cesbron ne réussit pas à donner une vie nouvelle à ces personnages trop connus. La vivacité du récit nous

fait pénétrer avec intérêt dans certains milieux rarement décrits, tels que celui des Sciences Politiques. (1)

Même sans la publicité tapageuse qui lui a été faite à l'occasion du prix Goncourt, le roman de M. Kleber Haedens aurait mérité d'avoir de nombreux lecteurs. *Salut au Kentucky* est un récit très vivant qui se déroule autour de l'année 1870; le séduisant et sympathique Wilfrid cherche en vain à rencontrer la femme de ses rêves et à réaliser un certain esthétisme musical qu'il sent en lui-même. Les femmes ne lui apporteront que désillusions, et le destin ne lui permettra pas de terminer son œuvre. L'homme est un jouet dans les mains de la « nécessité »; il devra fuir son pays. Au Kentucky, où l'attend une tendre américaine, il trouvera une vie neuve dans un pays neuf. Un cheval, un pistolet, un piano et des filles sensuelles; gagner sa vie en jouant, voilà de quoi être heureux. Cet ouvrage laisserait à la bouche un goût de cendres sans l'optimisme de sa conclusion; mais n'est-ce pas la grandeur de l'homme de toujours espérer? (1)

M. Florian Le Roy nous conte, dans *Oiseau volage*, l'histoire un peu invraisemblable d'une goelette chargée d'apporter le courrier et le ravitaillement aux Terre-Neuvas. Hélas! faute de plus qualifié, son commandement échoit au capitaine Seugnaer qui, depuis de longues années,

Vient de paraître:

## Chronique d'une vie

— I —

# “LE CHOC”

par VLADIMIR VIKENTIEV

Première partie d'un roman psychologique, qui débute sur les bords de la Volga et se déroule ensuite en Europe occidentale, en Egypte et dans le Proche-Orient.

En vente dans toutes les librairies à

P.T. 25.

ne navigue plus qu'autour des jupes de sa blonde et molle épouse, que la rumeur publique suppose extraite de lieux maintenant « ouverts ». Ceci, joint à l'hostilité déclarée d'un amoureux éconduit, — le bilieux second Téerel, — entraîne ce curieux « oiseau » sur un itinéraire imprévu. Par un tour de passe-passe maritime et magnétique, Seugnaer arrivera à éviter le Tribunal maritime, même pas aux dépens de sa réputation. Ce livre, qui dépeint bien une certaine mentalité de marins aujourd'hui en voie de disparition, se lit agréablement, et même quelquefois avec intérêt. (5)

Le roman de Mme Christine Garnier est d'une facture simple et d'une lecture émouvante. *Bourrasques* est la vie d'Alexia, jeune femme russe éprise d'un prisonnier de guerre français ; ils vivent en Allemagne une idylle merveilleuse, puis, de retour en France, Félix, le paysan, retrouve sa famille ; cette dernière accueille très mal Alexia et son enfant. Considérée comme une intruse, elle est en vain patiente, calme, pleine d'espoir, puis elle éclate de douleur, et se voit forcée de partir toute seule. Elle décide de se venger, ne pouvant supporter la pensée que Félix refasse sa vie sans elle. Igor, qui est devenu son ami, comprend le désir secret d'Alexia ; il s'absente quelques jours et précipite Félix dans un ravin. Alexia apprend cette nouvelle, qui la délivre. Elle ne sera plus obsédée. Elle ne souffre plus, elle est vengée et enfin libre. En vérité, *Bourrasques* porte bien son titre... (8)

Voici encore de l'aventure avec *le Maître du Papagaïo* de Chabrol du Bousquet : dans la jungle brésilienne, une jeune femme a été enlevée. Son mari met sur pied une expédition pour arriver à la retrouver dans une région où les blancs n'ont que très rarement pénétré. Après de multiples aventures, il réussit à atteindre la mystérieuse cité où elle est retenue. Mais elle refuse de le suivre, elle est envoûtée par le chef de la tribu, un séduisant jeune homme au demeurant, qui, élevé à l'européenne, n'en pratique pas moins le retour aux vieilles traditions de sa race. Et voilà pourquoi le patron du Papagaïo — un cabaret mal famé — est devenu alcoolique en espérant encore le retour de sa belle qui, au moment du récit, doit avoir cinquante ans bien sonnés. Illusion de l'amour ! Il y a avec les éléments de ce récit de quoi réaliser un excellent film en technicolor. (5)

Un roman policier ne s'analyse pas sans perdre tout l'attrait de son mystère. Celui que nous offre M. Le Hallier avec *Un certain monsieur* appartient à une catégorie bien définie à laquelle se rattachent les aventures d'Arsène Lupin et les exploits du Saint. Il s'agit, à l'occasion d'un crime, de la lutte que se livrent la police officielle et un sympathique bandit qui, lui, ne poursuit

que son propre intérêt, tout en aidant les défenseurs de l'ordre, dont la sottise apparaît à chaque instant. L'intrigue est habilement menée et les aventures tiennent le lecteur en haleine du début à la fin de l'ouvrage, qui se lit d'un trait. (9)

*La foire aux vanités*, le célèbre roman de William Thackeray, a cent ans. Sa réédition en France, traduite par Mme Richard, nous permet de relire ce beau roman. Il se déroule au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. De nombreux personnages, bien campés, incarnent la vie en Angleterre aux environs de 1818. L'héroïne, Rebecca Sharp, se détache cependant sur cette grande fresque ; depuis ses débuts dans une école de province jusqu'au sommet de son ascension sociale, nous la voyons déployer toute l'ambition, la ruse, l'hypocrisie, la cruauté féline et, aussi, tout le charme qu'elle sait dépenser sans compter. Ses avatars divers nous mènent à Bruxelles pendant la bataille de Waterloo, — et le lecteur de 1948 ne peut que sourire du spectacle de la vie mondaine et joyeuse qui emplit la capitale aux sons mêmes du canon de cette bataille qui changea la face du monde. Le roman conclut par la punition du vice et la récompense de la vertu, du malheur, et de la fidélité. (10)

C'est une idée amusante qu'a eue M. Georges Pair de présenter *Rocamboles*, le fameux roman de Ponson du Terrail, en l'adaptant, c'est-à-dire en le réduisant et en n'en retenant que les passages les plus réussis pour nous, gens du XX<sup>ème</sup> siècle. Ne demandons pas à cet auteur fécond ce qu'il ne peut nous donner ; contentons-nous de suivre ces aventures racontées avec une facilité, une imagination et une bonne humeur et, aussi, avec une conviction désarmante, par l'infatigable Ponson du Terrail. Les aventures « rocambolesques » trouvent leur origine dans le nom du héros du romancier. Connait-on beaucoup d'auteurs dont les noms des héros imaginaires sont devenus des substantifs ? Gavroche, lancé par Victor Hugo, Pipelet, lancé par le romancier Eugène Sue, Rocamboles, lancé par Ponson du Terrail, et quelques autres que nous oublions, c'est peu pour la gloire littéraire prise dans son ensemble, mais c'est beaucoup pour la gloire particulière des auteurs consacrés ainsi par le public. (5)

Citons, pour les jeunes garçons, *les Piroguiers de l'étang noir*, de M. Jean-Jacques Dampierre. Deux garçons découvrent l'aventure en Bretagne, et expliqueront un mystère. C'est amusant et bien conté (5). Signalons enfin la collection « Pervenche », plus spécialement réservée à des jeunes filles, et qui donne des romans réussis dans l'ensemble, où le romanesque s'allie à l'aventure, le tout étant convenable et pouvant être mis entre toutes les mains. Citons, d'Annie



Achard, *le Mystère de la Commanderie*; de Marguerite Rivoire, *l'Enchantement de Séville*; de Claude Virmonne, *Entre deux amours*; de Marcelle Davet, *l'Homme au double visage*; d'Yvette Prost, *le Couple au jardin*, de Marcel Artigues, *Rose sauvage*; de Jacqueline Laharpe, *le Beau vagabond*; de Jean Lechevalier, *le Flambeau vivant*; d'Alix André, *la Route sans étoiles*; d'Yves Dartois, *Après le temps des cerises*; de L.S. Junod, *la Victoire de l'amour*; de Favergeat, *Myrtille, châtelaine*; d'André Maure, *la Dame de Volubilis*. (5)

Henri Gal.

- (1) Editions Robert Laffont.
- (2) Editions Fayard.
- (3) Editions Corrêa.
- (4) Nouvelle Edition.
- (5) Editions Dumas.
- (6) Editions Bordas.
- (7) Editions Fasquelle.
- (8) Editions Triolet-Pierre Farré.
- (9) Editions S.E.P.E.
- (10) Editions du Dauphin.

## Les livres d'art

# Manet et ses œuvres

par Charles Kunstler

Manet! Ce nom évoque pour nous quelque chose de frais et d'incisif, de nerveux et de raffiné, de grand et d'inattendu, une élégance virile, une vision de la nature à la fois cruelle et charmante, un art magicien qui sut transformer le fugace en permanent, la minute en éternité.

Depuis plus d'un demi siècle, nombre d'ouvrages ont été publiés sur ce prestigieux artiste et sur son œuvre. Mais on peut affirmer qu'avec celui de M. Tabarant, qui vient de paraître, tout est dit et fort bien dit sur un des maîtres les plus authentiques de la peinture française au XIX<sup>ème</sup> siècle.

En 1931, M. Tabarant avait enrichi l'Histoire de l'Art d'une véritable *Somme* en publiant l'*Histoire Catalographique de Manet*. Cet éminent critique ne s'était pas contenté de dresser la liste complète des œuvres de Manet. Il y avait joint une notice détaillée de ses peintures, pastels, aquarelles, dessins, et une foule d'anecdotes piquantes qui nous restituaient dans leur vérité la vie du peintre de l'*Olympia* et celle des personnages au milieu desquels il a vécu.

*Actuellement*

EXPOSITION GÉNÉRALE

*des*

Nouveautés d'Été

*chez*

**Cicurel**

R.C.C. 26426

Aujourd'hui, M. Tabarant vient d'achever un édifice plus considérable à la gloire de Manet. Écrit au cours d'une carrière d'écrivain de plus de soixante années, ce livre peut être considéré comme le témoignage le plus complet, le plus sincère et le plus juste que l'on puisse porter sur la belle aventure de l'Art, en France, dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (1).

En parcourant les soixante-deux chapitres qui constituent l'essentiel de ce volume, on est surpris de l'incompréhension et de l'hostilité persistante que Manet rencontra dès ses débuts, et subit durant toute sa vie de la part du public et de la critique. Bien rares furent les écrivains qui le défendirent de son vivant, et qui surent le défendre. Et l'on peut affirmer que ce ne fut que longtemps après sa mort que l'on comprit combien ce peintre avait fourni à l'art de vues neuves et bien-faisantes.

On n'ignore pas, sans doute, que les envois de Manet au Salon provoquèrent toute une suite de scandales et que les chroniqueurs des journaux parisiens «sifflèrent et maltraitèrent» tout particulièrement *Lola de Valence*, *Le Déjeuner sur l'Herbe*, *Olympia*, *Le Fifre*, *Le Balcon*, *La Blonde aux Seins nus*, et le portrait d'*Émile Zola*. Mais on sait aussi que le Musée du Louvre et celui des Arts décoratifs s'enorgueillissent aujourd'hui de posséder ces chefs-d'œuvre.

L'apparente négligence, l'apparent inachevé de la technique de Manet, sa façon d'éliminer de la peinture le modelé classique, les «valeurs atténuantes», les transitions, les tons rompus, son modèle à fleur de toile, ses simplifications audacieuses, toujours logiques, le choix même de ses sujets, sa vision de la vie moderne, à la fois épique et synthétique, tout déconcertait, irritait, offusquait les admirateurs de Bonguereau, de Cabanel et de Meissonnier.

Le grand esthéticien Henri Focillon a défini fort justement le rôle de Manet dans l'art en disant: «Ce spirituel bourgeois de grande ville, ce boulevardier si ouvert aux charmes et aux nuances du génie de Paris, ce causeur brusque et sensible fit intervenir dans l'École Française des nouveautés dont elle vit encore». On ne saurait nier, en effet, que Manet a ouvert les dignes d'où s'écouleront, en bouillonnant, les multiples courants de l'art contemporain. On ne saurait nier, non plus, que ce précurseur, cet initiateur génial qui a préludé à l'épanouissement de la peinture de plein air par tant de toiles claires et lumineuses, a fini par subir l'influence de l'Impressionnisme qui lui devait tant.

Certes il ne cacha point ses admirations et ses sympathies pour les maîtres de la peinture espagnole, vénitienne et flamande, pour ceux de l'estampe japonaise et de l'estampe française des XVII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Mais, ainsi que les grands classiques du XVII<sup>ème</sup> siècle, Manet, tout en prenant son bien où il se trouve, — chez les vivants et chez les morts, — est parvenu à faire

une des œuvres les plus personnelles qui soient. En quoi réside donc sa nouveauté? C'est dans sa technique, c'est dans ses méthodes picturales, dans son style, que ce grand créateur innove et se montre révolutionnaire. Aussi M. René Huyghe, Conservateur en chef des peintures du Louvre, a-t-il pu dire, en parlant de l'art de Manet, qu'il «prend sa source dans le plaisir de peindre» et qu'il s'efforce d'obtenir la fusion apparente de ses touches si franchement et si distinctement posées. Cette fusion, ajoute-t-il, Manet la réalise non par la dégradation d'une touche à l'autre, mais par le déchiquetage du coup de brosse. «Avec l'âge, ce procédé devient de plus en plus accentué, de plus en plus large. Dans maint tableau, Manet pose sur le ton de fond des hachures brutales, espacées, qui sont comme l'amplification de son déchiquetage. De loin naît l'illusion du dégradé, mais aux mièvreries du *fondou*, elle oppose une saveur fougueuse et puissante».

Au vrai, cet homme du monde, un des plus séduisants de son époque, ce Parisien qui faisait figure de bohème et de révolté aux yeux des descendants de Joseph Prudhomme fut avant tout un très grand praticien, un merveilleux exécutant.

On ne le comprit point de son vivant. Au lendemain de sa mort, ses admirateurs eux-mêmes regrettaient qu'il n'eût produit que des «ébauches» et qu'il se fût trop fié à sa facilité. Sa facilité! Ignoraient-ils que Manet, toujours mécontent de lui-même, grattait sans cesse ses toiles, les reprenait sans cesse, exigeait de ses modèles cinquante, et parfois même soixante séances de pose? Quant à ses prétendues ébauches, il suffit de jeter les yeux sur le portrait des *Parents de l'Artiste*, sur *Olympia*, *le Bon Bock* ou *le Bar des Folies-Bergère* pour se persuader qu'il y a là un malentendu et qu'aucun tableau au monde n'est plus achevé que ces merveilles.

Véritable magicien entre les mains duquel les objets les plus humbles se transfigurent, Manet est, à sa façon, un réaliste. Mais c'est aussi un poète, un amoureux qui s'enthousiasme et s'attendrit. Et c'est cette tendresse émue, c'est cette admiration devant les spectacles de la vie qu'il nous communique par les prestiges d'un art qui paraît si simple et qui est, cependant, si savant.

Cet homme du monde est le plus délicat, le plus spirituel des conteurs. Il peut nous montrer la réalité sous son jour le plus cru, jamais il ne nous choque. Toujours de bonne foi et toujours vrai, il reste toujours de bon ton. Il n'est jamais grossier, jamais fade non plus, ni jamais maniéré. Rien de vulgaire dans sa *Nana*, son *Olympia*, sa *Serveuse de Bocks*. On pourrait établir un parallèle entre son art, si riche, si aisé, si naturel, et celui de l'admirable écrivain Guy de Maupassant. Tous deux sont des conteurs de noble race, clairs, sobres et précis, ne disant jamais que l'essentiel, mais le disant avec une force et une grâce incomparables, dans une langue savoureuse. Ils sont les héritiers de Montaigne et de La Fontaine; ils en ont la franchise, la verve drue, le mot juste, la bonhomie...

Charles Kunstler.

(1) A. Tabarant : *Manet et ses œuvres*; un vol. in-4° de 604 pages et 22 planches, groupant 600 documents. Librairie Gallimard, Paris, 1947.

VOYAGEZ PAR  
**AIR FRANCE**

Vos gros bagages et votre voiture arriveront  
en même temps que vous,



Prenez vos dispositions dès que possible.

*Renseignements auprès de :*

**AIR FRANCE**, Imm. Shephard's, Le Caire — Tél. 45670

**MESSAGERIES MARITIMES**, 4, Rue Fouad 1er — Alexandrie

# OROSDI-BACK

---

---



Dont  
la  
devise  
est:

BON ET  
BON MARCHÉ

---

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

---

---